

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1893

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le Jeudi 23 Mars 1893

PAR

LARROUSSINIE PAUL

Ancien Externe des Hôpitaux de Paris

Médaille de bronze de l'Assistance publique

Interne des Asiles d'Aliénés de la Seine

NÉ A PARIS LE 20 FÉVRIER 1860

DE LA DISSIMULATION

CHEZ

LES ALIÉNÉS

Président : M. BROUARDEL, professeur.

*Juges : MM. { DIEULAFOY, professeur.
BALLET et NETTER, agrégés.*

*Le candidat répondra aux questions qui lui seront faites
sur les diverses parties de l'enseignement médical.*

IMPRIMERIE DES THÈSES DE MÉDECINE

OLLIER-HENRY

11, 13, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 11, 13

PARIS

1893

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1893

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le Jeudi 23 Mars 1893

PAR

LARROUSSINIE PAUL

Ancien Externe des Hôpitaux de Paris

Médaille de bronze de l'Assistance publique

Interne des Asiles d'Aliénés de la Seine

NÉ A PARIS LE 20 FÉVRIER 1860

DE LA DISSIMULATION

CHEZ

LES ALIÉNÉS

Président : M. BROUARDEL, professeur.

*Juges : MM. { DIEULAFOY, professeur.
BALLET et NETTER, agrégés.*

*Le candidat répondra aux questions qui lui seront faites
sur les diverses parties de l'enseignement médical.*

IMPRIMERIE DES THÈSES DE MÉDECINE

OLLIER-HENRY

11, 13, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 11, 13

PARIS

1893

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen	M. BROUARDEL.
Professeurs.	MM.
Anatomie	FARABEUF.
Physiologie.	CH. RICHET.
Physique médicale.	GARIEL.
Chimie organique et chimie minérale.	GAUTIER.
Histoire naturelle médicale.	BAILLON.
Pathologie et thérapeutique générales	BOUCHARD.
Pathologie médicale.	{ DIEULAFOY.
	DEBOVE.
Pathologie chirurgicale.	LANNELONGUE.
Anatomie pathologique	CORNIL.
Histologie.	MATHIAS DUVAL.
Opérations et appareils.	N....
Pharmacologie	POUCHET
Thérapeutique et matière médicale	HAYEM.
Hygiène.	PROUST.
Médecine légale.	BROUARDEL.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.	LABOULBENE.
Pathologie comparée et expérimentale	STRAUSS.
	G. SEE.
Clinique médicale	{ POTAIN.
	JACCOUD.
	PETER.
	GRANCHER.
Maladies des enfants.	N....
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'en- céphale	FOURNIER.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	CHARCOT.
Clinique des maladies du système nerveux.	{ TILLAUX.
	LE FORT
Clinique chirurgicale	{ DUPLAY.
	LE DENTU.
Clinique des maladies des voies urinaires.	GUYON.
Clinique ophthalmologique.	PANAS.
Clinique d'accouchement.	{ TARNIER.
	PINARD.

Professeurs honoraires.

MM. SAPPEY, HARDY, PAJOT, REGNAULD et VERNEUIL

Agrégés en exercice.

MM.

ALBARRAN.	DELBET.	MARIE.	RICARD.
ANDRE.	FAUCONNIER.	MAYGRIER.	ROGER.
BALLET.	GAUCHER.	MENETRIER.	SEBILLOT.
BAR.	GILBERT.	NELATON.	SCHWARTZ.
BRISSAUD.	GLEY.	NETTER.	TUFFIER.
BRUN.	HEIM.	POIRIER, chef	VARNIER.
CHANTEMESSE.	JALAGUIER.	des travaux ana-	VILLEJEAN.
CHARRIN.	LEJARS.	tomiques.	WEISS.
CHAUFFARD.	LETULLE.	QUENU.	
DEJERINE.	MARFAN.	RETTERER.	

Secrétaire de la Faculté: M. Ch. PUPIN.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE DOCTEUR BROUARDEL

PROFESSEUR A LA FACULTÉ

DOYEN DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

MÉDECIN DES HOPITAUX

COMMANDEUR DE LA LÉGION D'HONNEUR

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41552025_0102

INTRODUCTION

Pour le public, un aliéné est un individu « qui n'a plus sa raison », c'est-à-dire un individu incapable de logique, agissant toujours sans motif, ne pouvant combiner ni idées ni actes en vue d'un but à atteindre, et bien empêché, dès lors, de pouvoir dissimuler son état.

Le fou est, pour les personnes étrangères à la science médicale, ou un malade sans cesse agité, criant, frappant, mordant, déchirant ses vêtements, ou un gâteux.

Aussi, dès qu'un malheureux enfermé dans un asile parvient à persuader aux siens qu'il est séquestré arbitrairement, et que sa famille, après avoir demandé une sortie trop souvent impossible à accorder, a recours à la presse, les nouvellistes, avec leur ignorance habituelle en matière scientifique, exaltent encore, par leurs articles, des cerveaux trop portés à croire, que dans ces asiles, où l'on ne peut entrer que difficilement, si l'on est sain d'esprit, il se passe des choses abominables. Les grands mots de « bastilles nouvelles, de séquestration arbitraire, » sont prononcés ; c'est à peine si l'on ne va pas jusqu'à parler de cachots.

Comme, à notre époque, tout finit par un « interview », on va « interviewer » qui ? le médecin traitant, ou bien l'un de ses collègues ? Non, on « interviewe » le malade. Pour parvenir auprès de lui, il est, paraît-il, des ruses, ou plutôt, hélas ! de fortes protections. On cause quelques instants avec une personne qui donne d'excellents motifs pour appuyer sa demande de mise en liberté, puis, sans chercher plus loin, (ce qui serait difficile, d'ailleurs, pour qui ne connaît pas le premier mot de la psychiâtrie), on va vite écrire un article larmoyant sur le sort du misérable « emprisonné » et l'on appelle à son secours Dieu et nos Maîtres les plus savants et les plus vénérés.

Nous nous permettrons d'exprimer l'opinion que ces invocations pathétiques tombent à faux quand elles ont lieu au sujet de gens, malheureux sans doute, mais dont l'état ne peut-être connu que par ceux qu'on attaque si facilement, et non par les personnes auxquelles leur talent littéraire ne saurait tenir lieu de savoir médical.

Il n'en est pas moins vrai que ces déclamations ne font que trop d'effet sur la foule, à qui il est impossible de persuader qu'un aliéné peut raisonner. Que de gens, dont le niveau intellectuel est élevé, partagent les idées du public sur les aliénés !

Certes, les médecins sont loin de professer de telles opinions ; mais on en étonnerait beaucoup, peut-être, parmi eux, si on leur disait que les aliénés sont capables de forger des combinaisons pour arriver à un ré-

sultat désiré, ou bien qu'ils peuvent cacher leurs idées délirantes ; à tel point, que, parfois, des psychiatres distingués ont été trompés par des malades. On les étonnerait encore plus, si on leur racontait qu'il existe des hallucinés qui cachent leurs hallucinations, qui ont assez de force de volonté, assez d'intelligence pour faire semblant de ne pas entendre les voix qui les injurient, ou de ne pas voir les fantômes qui leur apparaissent menaçants. Nous citons la dissimulation des hallucinations pénibles, car ces dernières sont les plus difficiles à dissimuler ; et cependant, il est des malades qui les cachent.

On conçoit facilement combien il est important de savoir que la dissimulation est possible chez les aliénés, non seulement pour les aliénistes, mais encore pour les médecins qui, ne s'occupant pas spécialement de psychiatrie, peuvent être appelés à examiner des personnes atteintes de folie.

Les magistrats, qui ordonnent souvent à tort la sortie de fous dangereux, feraient bien, eux aussi, de se défier de la dissimulation toujours à craindre chez des gens qui réclament leur liberté.

Malheureusement, ils partagent, à ce sujet, les idées du vulgaire. Nous avons vu pour notre part, le Parquet ordonner, sans garanties suffisantes, la mise en liberté d'un aliéné dangereux, malgré l'hésitation bien justifiée des médecins traitants, et malgré le rapport contraire à la sortie, fait par un médecin inspecteur.

L'Etude du droit ne rend pas les Magistrats capa-

bles de juger seuls de la gravité d'une maladie mentale.

Au moment où il est tant question de réviser la loi de 1838, il ne serait peut-être pas inutile que des esprits compétents pussent attirer l'attention des législateurs sur ce point. Il nous paraît aussi étrange de voir des juges porter un pronostic en médecine (c'est là ce qu'ils font en réalité, dans le cas qui nous occupe), qu'il nous paraîtrait étrange de voir des médecins vouloir réfuter les arrêts de ces juges. Encore, cela entraînerait-il moins de résultats fâcheux.

Cette question de la dissimulation est donc, nous le répétons, des plus importantes. Reconnaître qu'un malade dissimule, alors qu'il est dangereux pour autrui, reconnaître qu'un malheureux qui se dit guéri, dans l'espoir bien légitime de sortir d'un asile, doit encore y être conservé, ce sont là, au point de vue de la sécurité publique, au point de vue des soins à prodiguer aux malades, des motifs de valeur assez haute pour qu'on ne néglige pas l'étude du sujet qui fait l'objet de notre thèse.

Cette thèse, nous l'avons entreprise sur les conseils de notre Maître, Monsieur le Docteur Marandon de Montyel, médecin en chef des Asiles de la Seine, qui a bien voulu nous communiquer d'intéressantes observations.

Nous sommes heureux de lui adresser ici tous nos remerciements pour l'intérêt qu'il nous a toujours témoigné. Il a été notre initiateur dans nos études d'a-

énation mentale ; nous lui devons beaucoup, et lui en sommes profondément reconnaissant.

Nous remercions également MM. les Professeurs Verneuil, Peter, Proust ; MM. Kirmisson, Reclus, professeurs agrégés, et M. le D^r d'Heilly, médecin des hôpitaux, de la bienveillance dont ils ont usé envers nous lors de notre passage dans les hôpitaux comme étudiant et comme externe.

Que M. le D^r Nélaton, professeur agrégé à la Faculté, chirurgien des hôpitaux, accepte l'hommage de notre vive et sincère reconnaissance pour l'aide si précieuse qu'il a bien voulu nous accorder.

Monsieur le D^r Sérieux, médecin des Asiles, a été pour nous un guide dont nous n'oublierons pas les conseils.

Monsieur le D^r Fébvré, médecin en chef des Asiles, nous a aidé de ses avis et de sa protection ; nous le prions de croire à toute notre gratitude.

Que Monsieur le Professeur Brouardel veuille bien agréer l'hommage de notre profonde reconnaissance pour l'honneur qu'il nous a fait en acceptant la présidence de notre thèse.

HISTORIQUE

Pinel avait remarqué combien est grande la défiance que montrent les aliénés.

Nous lisons en effet dans son « *Traité de l'aliénation mentale* (page 135) » : « Les aliénés, à moins
» d'un entier bouleversement, cherchent à déjouer
» ceux qui veulent les examiner de trop près. Il sont
» doués d'une dissimulation profonde ou d'une froide
» réserve pour ne point se laisser pénétrer, et il est
» souvent difficile de se former une idée exacte de
» leur vraie disposition et des caractères distinctifs
» de leur délire. C'est à plusieurs reprises, et dans
» diverses entrevues ménagées avec habileté, et sur-
» tout en prenant avec eux un air de bonhomie et le
» ton d'une extrême franchise, qu'on peut pénétrer
» leurs pensées les plus secrètes, éclaircir des doutes,
» et faire disparaître par voie de comparaison, des
» contradictions apparentes. »

Le mot *dissimulation* est prononcé ici ; mais, dans le cours de son ouvrage, l'illustre aliéniste ne l'écrit plus, et rien ne vient à l'appui de l'opinion si juste qu'il exprime.

Il nous faut arriver en 1863, pour voir le D^r Brierre de Boismont parler, à la Société médico-psychologique (1), d'une malade qui cachait si bien, devant les magistrats, ses idées délirantes, que ceux-ci voulurent ordonner sa mise en liberté. — « Je les ai mis dedans, » disait-elle, « ce n'est pas plus difficile que cela. »

En 1869, lors de la discussion sur les aliénés dangereux, qui eut lieu à la Société médico-psychologique, M. Falret signale « l'extrême dissimulation » de certains malades. — « Pour apprécier avec justesse » le danger que peuvent offrir certains aliénés persécutés, dit le D^r J. Falret, il importe de ne pas se » laisser induire en erreur par les apparences de » raison que présentent souvent ces malades, et par » l'extrême dissimulation dont quelques-uns d'entre » eux nous donnent constamment le spectacle. Il » arrive souvent, en effet, que les aliénés persécutés, » ne rencontrant autour d'eux que l'incrédulité et le » doute de la part de ceux auxquels ils font part de » leurs craintes et de leurs accusations, se décident » enfin à se taire, et même à nier leurs préoccupa- » tions. Ils renferment alors en eux-mêmes tout leur » délire, ils affectent même une tranquillité factice ».

M. le D^r Lafitte rapporte dans les *Annales médico-psychologiques* (Année 1878) l'histoire d'un malade

(1) *Annales médico-psychologiques*, 1863. — Communication sur la responsabilité générale des aliénés et sur leur responsabilité partielle, par le D^r A. Brierre de Boismont.

qui, pour échapper à une interdiction, fit preuve d'une habileté parfaite.

Dans les *Archives de neurologie*, M. Marandon de Montyel a signalé en 1887 la dissimulation profonde des pyromanes. (*Du diagnostic médico-légal de la pyromanie par l'examen indirect.*) C'est là le premier travail important sur le sujet qui nous occupe.

Le Dr Dagron a rapporté une observation de dissimulation et a cité les conséquences terribles de la mise en liberté d'un aliéné, qui, sorti de l'Asile où il était enfermé sur les instances de sa famille, et grâce à la faiblesse du médecin traitant, commit le jour même de sa sortie un crimé épouvantable. On trouvera plus loin cette observation.

Mais on le voit, les auteurs que nous venons de citer n'ont rapporté que des faits isolés.

C'est en 1888 que M. le Dr Parant consacra dans son livre « *La raison dans la folie* », un chapitre traitant « De la dissimulation dans la folie ». Nous avons trouvé dans cet ouvrage des renseignements qui nous ont été d'un grand secours.

Peu après, M. Marandon de Montyel fit paraître dans « *les Annales d'hygiène publique et de médecine légale* » un article sur « la dissimulation en aliénation mentale et son importance médico-légale ».

Nous avons emprunté à cet article de nombreuses observations, et avons suivi de très près les idées de de notre Maître; nous ne pouvions avoir un meilleur modèle.

Nous ne croyons pas qu'un travail d'ensemble sur la dissimulation des aliénés ait été présenté à la Faculté; c'est pourquoi nous nous sommes décidé à contribuer, pour notre faible part, à l'étude de ce sujet, en écrivant cette thèse, dans laquelle nous présentons quelques observations personnelles, et faisons un essai de classification en ce qui concerne les aliénés dissimulateurs.

Nous renvoyons à la fin de notre thèse pour la bibliographie complète.

DIVISION DU SUJET

CLASSIFICATION

Nous avons divisé ainsi notre sujet :

A. Dissimulation chez les aliénés non dangereux.

B. Dissimulation chez les aliénés dangereux.

Chez les premiers, nous trouvons pour motifs de leur conduite : la honte et l'intérêt.

Dès à présent, nous signalons ce fait, que les aliénés ne dissimulent pas toujours tout leur délire; mais que beaucoup n'en dissimulent qu'une partie, soit qu'ils ne veuillent pas parler d'un détail qui leur fait honte, ou qu'ils ne veuillent pas signaler un fait qu'ils jugent être la cause principale de leur internement.

Beaucoup de malades ne veulent pas, au début, faire part de leurs idées à leurs proches ou à leurs amis, de peur de voir ces derniers se moquer d'eux. Ils sentent qu'ils sont dans un état anormal, mais sont convaincus du bien fondé de leurs conceptions délirantes, et de la réalité de leurs hallucinations; cependant, comprenant qu'on ne voudra pas ajouter foi à ce qu'ils disent, ils se taisent, mentent, comme nous le disons plus haut, par crainte d'être raillés. Certainement, un grand

nombre de malades doivent rester assez longtemps au milieu de leur famille sans que personne se doute qu'ils sont aliénés.

Il est des dissimulateurs qui rentrent dans la même catégorie, mais qui ne cachent leurs idées qu'après avoir subi des railleries ou avoir eu à souffrir d'observations désagréables.

Aussi, la première règle que doit s'imposer un aliéniste est de ne pas plaisanter un malade sur son délire, ou sur ses hallucinations, quelque absurdes qu'elles paraissent. La grande majorité des aliénés traités autrement se tait toujours, et il sera impossible, non seulement d'étudier ces sujets au point de vue scientifique, mais encore de se rendre un compte exact de leur état mental.

Beaucoup de malades n'avouent pas l'existence d'hallucinations du sens génésique. (Disimulation par honte.) On rencontre ce phénomène surtout chez les femmes; nous passerons rapidement sur cette partie de notre thèse, car ces réticences sont assez naturelles. Il nous suffira de prouver que des aliénés peuvent cacher ces hallucinations. Quant au mobile intérêt, on le trouve chez les individus qui, enfermés dans un asile, veulent obtenir leur sortie. On le rencontre aussi (M. Marandon de Montyel) chez des aliénés emprisonnés qui veulent échapper à l'internement dans un asile, internement dont la durée ne peut être fixée.

Dans notre deuxième classe (Disimulation chez

les aliénés dangereux), nous comprenons le fou moral, mais seulement le fou moral par perversion qui « sent, » lui, la beauté et la laideur du bien et du mal, mais » qui trouve à celui-ci des attrait si séduisants, à s'y » plonger tant de volupté, qu'il est méchant¹, cri- » minel même, pour le seul plaisir de l'être, se dis- » tinguant par là du scélérat qui poursuit toujours » un but intéressé. » (Marandon de Montyel. — *De la dissimulation en aliénation mentale — son importance médico-légale.*) Nous n'avons pas à nous occuper de ces malades. La dissimulation fait partie de leur mal; s'ils ne dissimulaient pas, ils ne seraient pas fous moraux. Nous y comprenons aussi les pyromanes, et enfin les délirants systématiques, qui, de tous, sont les plus dangereux, et sont aussi les plus capables de raisonnement, en même temps qu'ils sont bien souvent les plus intelligents. Ces malades ont pour mobile l'intérêt.

M. Marandon de Montyel signale la dissimulation des délirants chroniques au début de la première période. « Ils ont, dit-il, peur qu'on se moque d'eux » s'ils parlent, s'ils accusent de leur vouloir du mal » des personnes qu'autour d'eux on juge honorables » et incapables d'être leurs ennemis. Et puis, le ma- » lade n'est pas certain qu'il soit dans le vrai. »

Il est probable, il est même sûr que les choses se passent ainsi; mais nous ne croyons pas devoir parler dans notre thèse de cette phase tout à fait primordiale du délire chronique. Notre intention est de n'é-

tudier que les cas où la dissimulation est certaine, palpable, pour ainsi dire, que les cas où le médecin, s'il n'a pas la certitude physique qu'elle existe, en a l'absolue certitude morale.

Malheureusement, certains aliénés dissimulent si bien, que parfois, ils ont pu obtenir leur mise en liberté, non sans conséquences graves.

On pourrait, croyons-nous, dire : qu'un aliéné dissimule d'autant plus, et, parfois, est d'autant plus dangereux qu'il raisonne mieux sur son cas.

Seuls, pourront faire exception à cette règle les pyromanes, qui sont en général des imbéciles ou des faibles d'esprit. Eux aussi dissimulent par intérêt.

DISSIMULATEURS NON DANGEREUX

Dans ce chapitre, nous ne parlons que des persécutés qui se trouvent dans la première phase de leur affection, ou qui, loin d'être agressifs, se bornent à gémir, ou portent plainte aux autorités sans songer à agir par eux-mêmes.

Au début, en effet, les persécutés n'osent pas avouer leur état ; ils croient qu'on les regarde partout où ils passent, que leurs voisins leur en veulent, se moquent d'eux ; mais souvent, ils ne font part à personne de ces interprétations. Ils sont inquiets, restent à l'écart sans que leur entourage puisse connaître la cause de leur conduite.

Mais, la souffrance morale devenant trop vive, ils finissent par se plaindre à leurs proches, (à moins qu'ils n'accusent ces derniers d'être leurs persécuteurs). C'est surtout lorsqu'ils arrivent à avoir des hallucinations qu'ils racontent ce qu'ils entendent, et qu'ils vont, souvent, au commissariat le plus voisin pour dire qu'on les insulte ou qu'on les menace, qu'ils sont électrisés, magnétisés, empoisonnés, etc... Ils demandent aide à la police, qui s'empresse, bien entendu, de les envoyer à l'Infirmerie spéciale du dépôt, d'où ils sont dirigés sur un asile.

D'autres malades obéissent aux voix qui leur commandent de se tuer; ou bien, las de souffrir, ils ont recours au suicide.

On le voit, les persécutés que nous signalons ne sont nuisibles qu'à eux-mêmes. Parmi eux se trouvent les dissimulateurs par honte, et une partie des dissimulateurs par intérêt.

Nous n'avons pas en vue seulement les malades qui rentrent dans la classe des délirants chroniques à évolution systématique de M. Magnan, mais encore les malades qui ne sauraient être placés dans ce cadre.

DISSIMULATEURS PAR HONTE

OBSERVATION I

PERSONNELLE

L'observation suivante est celle d'une débile avec idées de persécution.

Les certificats concernant la malade sont ainsi conçus :

R... Céline, 45 ans, célibataire, domestique.

Préfecture de Police.

Certificat du 19 juillet 1892.

Débilité mentale avec idées de persécution. — Réticences. — Hallucinations de l'ouïe. — Interprétations imaginaires. — Insomnie. — Refus de nourriture. — Actes déraisonnables. — « Un sieur B. doit l'épouser, » il l'a dit à ses différents maîtres, qu'il connaît tous. » On lui dit qu'on veut l'arrêter; qu'on veut la faire » passer pour folle. »

S'est sauvée de chez ses maîtres au milieu de la nuit.

Signé : D^r A. LEGRAS.

St^e-Anne. — Immédiat du 21 Juillet 1892.

Est atteinte de débilité mentale avec hallucinations, idées mélancoliques et de persécution. Excitation passagère.

Signé : D^r MAGNAN.

Vaucluse. — Immédiat du 27 Juillet 1892.

Présente des idées de persécution paraissant liées à des hallucinations de l'ouïe au cours desquelles elle entendait les différents maîtres chez lesquels elle a été placée lui dire de se sauver, qu'on allait la faire arrêter comme folle.

Réticences devant toutes les questions qui lui sont adressées.

Signé : D^r BOUDRIE.

Vaucluse. — Quinzaine du 10 Août 1892.

Pour cause de mélancolie avec idées prédominantes de persécution et hallucinations de l'ouïe ; est en voie d'amélioration. N'accuse plus d'idées de persécution ni d'hallucinations, mais reste convaincue que les maîtres chez lesquels elle était placée disaient entre eux qu'elle était folle, qu'on allait la faire enfermer. Le 14 juillet notamment, on tenait derrière elle des propos de railleries sans nom qu'elle ne veut pas répéter, mais qui l'ont exaspérée. Réticences.

A maintenir.

Signé : D^r BOUDRIE.

Le jour de son entrée à Vaucluse, R... raconte qu'elle s'est sauvée de chez ses patrons à 2 heures du matin, parce que ces derniers lui ont dit qu'on devait l'arrêter le lendemain si elle ne quittait pas leur demeure située à S... C... Depuis quinze jours « on lui parlait ainsi ». Déjà, chez d'autres personnes auprès desquelles elle était placée on lui a dit : « qu'elle allait être renfermée. »

R... avoue qu'elle ne dormait pas et qu'elle ne voulait pas manger. Mais si on lui parle du sieur B... qui, selon elle, doit l'épouser, elle répond « qu'elle ne sait

» pas ce qu'on veut lui dire, et que jamais il n'a été » question de ce mariage. »

A plusieurs reprises, nous avons interrogé la malade, qui, malgré de nombreuses réticences, nous a mis au courant de ses idées de persécution et de ses hallucinations de l'ouïe. Mais il nous était absolument impossible de la faire parler de ses projets de mariage. — Quelque moyen que nous employions, R... niait, nous disant qu'elle ne voulait pas se marier et qu'elle était honteuse qu'on pût l'accuser « de chercher à attirer un homme vers elle, même pour l'épouser ». — Si nous lui citions les termes du certificat de M. le Dr Legras, elle répondait qu'elle ne connaissait même pas M. B..., et nous suppliait de mettre un terme à ces questions, qui l'embarrassaient et la vexaient.

Nous désespérions d'avoir le moindre éclaircissement sur ce point, quand R... imagina d'écrire en cachette une lettre à B... — Elle parvint, pendant la promenade que font, le dimanche, les malades, à jeter cette lettre à la poste, non sans être aperçue, mais trop tard pour qu'on puisse intervenir.

Notre chef de service, prévenu par la surveillante, ne put obtenir de R... le moindre renseignement sur la lettre en question. — Mais deux jours après, celle-ci revenait à l'Asile de Vaucluse, avec la mention « Inconnu ». La lettre était adressée à B... Elle fut, bien entendu, mise au dossier de la malade. Nous y relevons les phrases suivantes : « Votre nom me suit avec mon » dossier, et partout où j'ai passé, on m'a parlé de » vous ». — Plus loin encore : « D'après M. D., M. B... » aurait répondu pour moi à St.-C..., et aurait eu » beaucoup d'ennuis à mon sujet. » — Et enfin : « Je » vous prie de m'écrire pour me renseigner, comme si » vous aviez reçu ma lettre depuis longtemps, car ma » lettre n'a pas été lue »

Muni de la lettre, nous retournâmes voir R... —

Avant de la lui montrer, nous parlâmes de B... Elle nia, comme d'habitude. — Nous lui mimas alors la lettre sous les yeux. Quoique très étonnée, R... n'en continua pas moins à dissimuler. Obligée de s'incliner devant une preuve aussi flagrante, et d'avouer qu'elle connaissait B..., elle soutint qu'elle ne lui avait écrit que pour qu'il s'occupât de ses intérêts : « Ce Monsieur » a bien voulu déjà me porter quelque intérêt, nous » dit-elle, mais je vous répète que jamais je n'ai songé » à une union avec lui ; ne parlons pas de cela ; je vous » ai déjà dit combien une conversation sur ce sujet » me blessait. »

Nous avons eu affaire évidemment à une malade qui dissimulait par honte, d'autant plus que la personne dont elle parlait venait chez ses maîtres, et avait une position bien au dessus de la sienne, disait-elle. Il lui semblait ridicule qu'on pût supposer qu'elle formât un projet de mariage ; et sur ce point elle se montra intenable et ne voulut jamais rien avouer.

R... est sortie peu de temps après.

OBSERVATION II

(PERSONNELLE)

L'observation suivante nous donne encore un exemple de la dissimulation par honte.

La malade dont nous résumons l'histoire, la nommée L., est depuis près de deux ans à Vaucluse. Elle cache nullement ses idées de persécution, mais sur un point, celui des hallucinations du sens génital, elle n'a jamais rien voulu avouer.

Voici la copie des certificats lors de son entrée à l'Asile.

L., 59 ans, veuve, sans profession.

Préfecture de Police. — 25 Février 1891.

Idées de persécution datant de deux ans environ. — Hallucinations de l'ouïe. — Illusions sensorielles. — Interprétations délirantes. — Extravagances. — Craintes imaginaires. — Troubles de la sensibilité générale. — Tentative ancienne de suicide. « On » l'électrise par les parties génitales. — On hypnotise sa fille. On lui a brûlé les pieds avec trois becs » de gaz. »

Signé : D^r A. LEGRAS.

Ste-Anne. — 26 Février 1891.

Est atteinte de dépression mélancolique avec hallucinations. — Troubles de la sensibilité générale. — Idées de persécution. — Excitation. — Craintes. — Tentative de suicide il y a 6 mois.

Signé : L.^r MAGNAN.

Vaucluse. — Immédiat du 18 Mars 1891.

Est atteinte de délire de persécution ayant débuté il y a trois ans. — Hallucinations de l'ouïe. — Troubles de la sensibilité génitale. On répond à ses pensées, « on l'électrise, on l'accable d'injures ».

Signé : D^r BOUDRIE.

Vaucluse. — Quinzaine du 1^{er} Avril 1891.

Est atteinte de délire systématisé de persécution avec hallucinations, troubles de la sensibilité génitale et interprétations délirantes multiples. « On l'injurie, « on devine ses pensées, etc. » Commence à s'occuper.

A maintenir.

Signé : D^r BOUDRIE.

Début remontant à 7 ans.

Evitait les visites, les relations, semblait se méfier de tout. Enfin, elle avoua à sa fille « qu'elle avait à se » plaindre des voisins ». — Ces derniers lui « en- » voyaient des odeurs par le parquet ou par la chemi- » née » ; les gens du 6^{me} étage « jetaient de l'huile ou du pétrole ». Sous ses pieds, elle sentait le parquet » qui brûlait parce que « ses voisins d'à côté levaient » les plinthes, creusaient le mur, et mettaient le feu aux » saletés qui se trouvent entre le parquet et le plan- cher ». — Vers 4 heures du matin « elle voyait de la » fumée s'échapper du parquet et elle se trouvait comme asphyxiée ». Elle entendait aussi des per- sonnes l'injurier et lui dire qu'elles mettaient le feu sous son parquet.

La malade ne dissimule pas en ce qui concerne ces hallucinations. Mais elle ne veut point avouer que ses persécuteurs l'électrisent par les parties génitales. Cependant, (nous tenons de sa fille les renseignements

suivants) elle mettait des planches sous son matelas pour empêcher l'électricité de se faire sentir. — Convaincue que l'on se livrait sur sa fille à des persécutions analogues, elle garnissait le lit de cette dernière de la même façon; plusieurs fois par nuit elle se levait, et la réveillait pour lui demander si elle ne ressentait rien. —

Quand nous parlons à L... de ce genre d'hallucinations, elle nous répond qu'elle n'a jamais rien éprouvé de semblable, et que, d'ailleurs, « s'il est vrai qu'on lui » a fait du mal, on n'aurait jamais osé agir ainsi, car le » renom bien mérité d'honnête femme qu'elle avait » dans sa maison, suffisait seul pour empêcher qu'on » se livrât à de semblables indécences. » — Il est inutile d'ajouter qu'elle nie avoir pensé que sa fille subissait les mêmes tourments, et qu'elle s'indigne quand on lui dit qu'elle a garni le lit de sa fille comme elle a garni le sien.

Nous ne voulons pas nous étendre davantage sur cette partie de notre travail, qui est la moins importante. — On rencontre dans les Asiles nombre de malades semblables aux deux aliénées dont nous rapportons les observations. Il est facile de s'assurer que les aliénés ne perdent pas, en grande majorité, tout sentiment de honte et de pudeur. Insister sur ce fait nous paraît inutile, car nous avons hâte d'arriver à l'étude de la dissimulation par intérêt, et à celle des aliénés dangereux.

DISSIMULATEURS PAR INTÉRÊT

Nous l'avons déjà dit, ce que cherchent à obtenir les dissimulateurs par intérêt, c'est leur exéat. Mais nos observations nous ont amené à les partager en deux classes.

Les uns, en effet, ne dissimulent qu'une partie de leur délire ; les autres le dissimulent entièrement.

Les premiers nieront, par exemple, leurs hallucinations, et emploieront toutes les ressources de leur intelligence à essayer de convaincre le médecin ; mais ils ne tentent pas de tromper sur les autres idées délirantes. Ils nient avec un sang froid impertubable, et bien souvent discutent de la manière la plus ingénieuse ; auprès de qui ne les connaît pas, ils passeraient facilement pour des gens raisonnables.

Les seconds nient tout, souvent avec la plus grande adresse, mais, ainsi que nous le ferons remarquer, cette négation totale est moins habile que la négation partielle.

Mieux que tout ce que nous pourrions dire, les observations que nous rapportons prouveront quelle

est leur habileté. Pour savoir la vérité, il faut arriver à capter la confiance des aliénés (chose excessivement rare !) ou établir auprès d'eux une surveillance occulte, ce qui est difficile ; ou encore consulter leurs écrits ; aussi on ne saurait trop encourager à prendre la plume ceux qui sont disposés à faire des lettres, lettres qui passent entre les mains du médecin. Ainsi, les uns ne cachent qu'une partie de leur délire, les autres au contraire, le cachent entièrement.

Nous proposerons donc de faire deux catégories de malades : les uns usant de dissimulation partielle, les autres de dissimulation totale.

Après avoir rapporté les observations des malades appartenant à ces deux classes, nous essaierons de démontrer quelle différence doit être faite entre eux au point de vue de la facilité du diagnostic à porter, aussi bien qu'en ce qui concerne les recherches médico-légales. Dès maintenant, nous pouvons dire que la différence que nous signalerons est grande ; et nous appuyons déjà sur ce détail intéressant : que les idées de suicide nous ont toujours été avouées facilement, alors que d'autres idées nous étaient cachées, ainsi que des hallucinations de tout ordre.

DISSIMULATION PARTIELLE

OBSERVATION III

(PERSONNELLE)

B... Augustine, 58 ans, veuve, couturière.

Préfecture de Police. — 13 Octobre 1892.

Délire mélancolique. Dépression. Hallucinations auditives. — Idées de persécution ; insultes imaginaires ; plusieurs tentatives de suicide, dont une assez récente, à la suite d'ordres envoyés par des personnes inconnues qui lui disaient : « Tue-toi ! » Refus de nourriture. « On l'électrise. »

Signé : D^r A. LEGRAS

Ste-Anne. — Immédiat du 14 Octobre 1892.

Est atteinte de délire mélancolique avec hallucinations ; troubles de la sensibilité générale, idées de persécution. — Tentative de suicide.

Signé : D^r MAGNAN.

Vaucluse. — Immédiat du 19 Octobre 1892.

Est atteinte de mélancolie avec idées de persécution. — Hallucinations de l'ouïe. — Craintes imaginaires. — Interprétations délirantes. — Idées et tentative de suicide par précipitation dans la Seine et par

asphyxie par le charbon. — Des voix lui font des reproches, lui commandent de se suicider. — « On l'électrise ».

Signé : D^r BOUDRIE.

Vaucluse. — Quinzaine du 2 Novembre 1892.

Est atteinte de délire mélancolique. Idées de persécution. — Hallucinations auditives et impératives la portant au suicide. Troubles de la sensibilité générale.

A maintenir.

Signé : D^r BOUDRIE.

Nous interrogeons B... dès sa rentrée à l'Asile. Quand nous lui demandons pourquoi on l'a internée, elle nous répond : « C'est parce que j'ai cherché à me suicider. » — Pourquoi vouliez-vous vous tuer ? — « Je n'en sais rien, c'est une idée que j'avais ». — Nous insistons : « Je peux, dit-elle, avoir des chagrins que je ne veux pas dire ; ce sont des choses » que l'on garde pour soi. » — Est-ce qu'on ne vous avait pas conseillé de vous tuer ? — « Je ne crois pas » qu'on donne de pareils conseils. »

Elle nie absolument toute hallucination, ainsi que le refus de nourriture.

Quelques jours après, nous revoyons B... « Pour » quoi, lui disons-nous, ne pas vouloir avouer la vérité ? Je sais qu'on vous a ordonné de vous suicider ; je sais aussi qu'on vous électrisait et qu'on vous insultait. Rien ne sert de me le cacher. » — Elle répond : « J'avais des chagrins suffisants pour » me tuer ; cela peut arriver à tout le monde, et nombre de gens ont cherché à se détruire, sans pour cela » être fous. Si je n'avais pas de motifs, je n'aurais » pas voulu me suicider uniquement pour obéir à des

» conseils ridicules, conseils qui, d'ailleurs, ne m'ont
» jamais été donnés. Quant au motifs qui m'ont gui-
» dée, j'ai le droit de ne pas les faire connaître. »

Bien entendu, elle continue à cacher ses hallucinations. Elle est, d'ailleurs, très tranquille, et rien ne dénote qu'elle soit hallucinée.

Nous sommes plusieurs fois revenus à la charge, et pour tâcher de faire avouer la vérité à B..., nous lui disions qu'elle ne sortirait que si elle ne mentait plus. Tous nos efforts sont restés vains.

Enfin le 22 novembre, elle avoue « qu'on lui a
» ordonné de se tuer. » Mais, en ce qui concerne les insultes qu'elle a entendu proférer contre elle, et l'électrisation à laquelle on la soumettait, on ne peut lui arracher aucun aveu. Elle garde le mutisme le plus complet, ou répond que « jamais de tels faits n'ont eu
» lieu, qu'elle ne sait même pas ce que nous voulons
» dire. »

Au moment où nous écrivons, tel est l'état de B... Nous croyons d'ailleurs qu'elle dissimulera jusqu'au bout.

Elle nous demande de lui faire obtenir sa sortie. « J'é-
» tais profondément peinée, dit-elle, et j'ai pu être un
» peu malade, mais maintenant, tout cela est passé;
» je puis être mise en liberté. J'ai été absurde en
» obéissant aux voix qui m'ordonnèrent de me tuer.
» Il est facile de comprendre que je ne recommence-
» rai pas une semblable sottise. »

Nous sommes donc en présence d'une malade qui raisonne assez habilement. Elle ne peut nier avoir essayé de se suicider, car on l'a vue; aussi elle avoue facilement sa tentative; (elle croit que nous ne savons pas que celle-ci a succédé à plusieurs autres); elle

traite elle-même d'absurde l'action qu'elle a commise. Mais elle cache la plus grande partie de son délire, qui ne peut, cela est évident, avoir disparu en un mois. D'ailleurs, elle est encore très triste.

Malgré ses protestations, B... doit être encore gardée à l'asile.

Pour obtenir quelque aveu de la malade, nous avons fait briller à ses yeux l'espoir de la sortie; notre moyen n'a que médiocrement réussi.

Chez d'autres, on le verra, nous avons obtenu plus de succès.

OBSERVATION IV

(PERSONNELLE)

T... Augustine', 46 ans, sans profession.

Préfecture de police. — 4 Juin 1889.

Débilité mentale, idées de persécution. — Bégaiement, hallucinations de l'ouïe. — Tentative de suicide. Perte de l'œil droit.

Signé : L^r P. GARNIER.

Ste-Anne. — Immédiat du 5 Juin 1889.

Est atteinte de débilité mentale avec hallucinations. Idées de persécution. — Tentative de suicide.

Signé : D^r MAGNAN.

Ste-Anne. — Quinzaine du 19 Juin 1889.

Débilité mentale avec dépression mélancolique. Idées de persécution.

Doit être maintenue.

Signé : D^r MAGNAN.

Vaucluse. — Immédiat du 3 Juillet 1889.

Est atteinte de débilité mentale avec délire mélancolique et prédominance d'idées de persécution et hallucinations de l'ouïe. « On l'insultait, on l'appelait » femme de mauvaise vie, etc., ses insulteurs la pour » suivaient jusque dans la rue. » Réponses lentes, difficiles, et faites avec réticences.

A maintenir.

Signé : D^r BOUDRIE.

Vaucluse. — Quinzaine du 17 Juillet 1889.

Est atteinte de délire mélancolique avec prédominance d'idées de persécution ; hallucinations de l'ouïe. Reste convaincue que ses voisins faisaient des trous dans le plafond de son logement pour espionner ce qu'elle faisait, pour le répéter ensuite en l'injuriant. Réticences. — Peu ou point d'aptitude au travail.

A maintenir.

Signé : D^r BOUDRIE

Quand on demande à T... Pourquoi êtes-vous venue ici ? elle dit « Je ne puis vous répondre ». Etiez-vous triste quand vous êtes arrivée ? — Silence de la malade. — Puis, tout à coup elle pleure. — Entendiez-vous des voix ? « Non, Monsieur ; je ne sais ce que vous voulez me dire. Je n'entends aucune voix, et personne ne me persécute ». Avez-vous fait une tentative de suicide ? « Oui, Monsieur ». — « Pourquoi ? » « Parce que l'on me faisait du mal ».

T... interrogée, plusieurs fois par nous, ne s'est pas départie de ces réponses. —

Les malades dont nous venons de parler sont certainement les plus habiles ; ils ne cherchent pas à cacher l'évidence, ils se bornent à expliquer comment ils ont été poussés à commettre certains actes, et les motifs qu'ils donnent paraissent fréquemment raisonnables.

Ainsi, dans notre observation III, la façon dont B... cherche à justifier sa tentative de suicide est très adroite. Quelle que soit, en effet, l'opinion qu'on professe sur le suicide, il ne s'ensuit pas qu'un individu

est aliéné par cela seul qu'il cherche à se détruire. C'est d'ailleurs ce que soutiennent avec raison nos malades. Certes, nous ne prétendons pas que ces idées ou ces tentatives de suicide ne constituent pas un symptôme d'aliénation chez les personnes dont nous rapportons l'histoire. Mais, pour qui ne connaît pas cette histoire toute entière, ou pour qui ne peut, ou ne sait observer des fous, l'explication donnée paraîtra très acceptable. Il est bien évident, selon nous, que les facultés syllogistiques sont en grande partie conservées chez ces aliénés.

Ceux qui dissimulent entièrement leur état sont loin d'être aussi adroits. Ils ne savent pas faire la part de ce qui, dans leurs dénégations, peut être acceptable, et de ce qui ne peut l'être. Ils nient tout en bloc, et, en général, ne savent pas appuyer leurs dénégations de raisons valables. — Capables de dissimuler leurs hallucinations, ils sont incapables de raisonner avec adresse pour convaincre leurs contradicteurs.

Les deux observations suivantes sont, croyons-nous, assez probantes à ce point de vue.

OBSERVATION V

(PERSONNELLE)

Ch... Madeleine, 45 ans, mariée, cuisinière.

Préfecture de Police. — 5 Mars 1891.

Débilité mentale. — Bizarreries. — Religiosité malade. — Récitation de prières, chants de cantiques. — Genuflexions. — Réticences. — Insomnie.

Signé : D^r P. GARNIER.

Ste-Anne. — Immédiat du 6 Mars 1891.

Dégénérescence mentale avec hallucinations, idées mystiques. — Excitation passagère.

Signé : D^r MAGNAN.

Vaucluse. — Immédiat du 11 Mars 1891.

Est atteinte de dégénérescence mentale avec idées mystiques et de persécution. — Religiosité exagérée. — Réticences.

Nécessité d'un plus long examen.

Signé : D^r BOUDRIE.

Vaucluse. — Quinzaine du 25 Mars 1891.

Est atteinte de dégénérescence mentale, avec idées mystiques et de persécution. — Insomnie. — Réticences.

A maintenir.

Signé : D^r BOUDRIE.

Elle ne sait pourquoi on l'a amenée; cependant, elle croit que son père et son fils l'ont placée à Vaucluse parce qu'ils n'avaient pas de ressources. « Personne ne lui en veut, ni son père, ni son fils, ni qui que ce soit. »

Elle nie toute idée d'être venue ici pour être religieuse.

« J'ai peut-être, dit-elle, le tort de ne pas aller me » confesser assez souvent, j'aurais dit des choses que » je ne puis pas vous dire. » — Si on lui parle de ses idées religieuses, elle répond : « Qu'elle croit en Dieu » certainement, qu'elle aime la religion, mais qu'elle » n'a jamais rien exagéré de ce côté. » « Ma principale religion, dit-elle, c'est le travail. » — Quant aux visions qu'elle aurait eues, elle dit ne pas savoir ce dont on veut lui parler. Cependant, le seul livre qu'elle lise au quartier est un paroissien. En faisant son travail à la cuisine, où elle est employée, elle chante souvent des airs religieux. Parfois, elle se prive de dessert ou de vin sans aucun motif apparent.

OBSERVATION VI

(PERSONNELLE)

F... Léonie, 27 ans, mariée, sans profession.

Préfecture de Police. — 23 Novembre 1891.

Dégénérescence mentale héréditaire avec idées de persécution. — Hallucinations de l'ouïe, de la vue, de la sensibilité générale. — « Un médecin l'endort » et abuse d'elle pendant le sommeil hypnotique. » Il raconte dans tout le quartier qu'il est son » amant, etc.. » — Fatigue de l'allaitement prolongé jusqu'au 21^e mois. — Insomnie. — Altération de la santé physique.

Signé : D^r P. GARNIER

Ste-Anne. — Immédiat du 24 Novembre 1891.

Débilité mentale avec idées de persécution. — Hallucinations de l'ouïe, interprétations délirantes. « Un » médecin s'est introduit chez elle pendant la nuit, » l'a endormie et a abusé d'elle pendant son sommeil. » Il a raconté dans tout le quartier ce qui s'était passé ; » elle s'en est aperçue à la façon dont on la regardait » et aux paroles qu'on prononçait lorsqu'elle passait. » Insomnie.

Signé : D^r PACTET.

Ste-Anne — Quinzaine du 8 Décembre 1891.

Débilité mentale avec idées de persécution. — Illu-

sions et hallucinations. — Interprétations délirantes.
— Etat stationnaire.

A maintenir.

Signé : D^r PACTET.

Vaucluse. — Immédiat du 23 Mars 1892.

Délire mélancolique avec réticences sur toutes les questions qui lui sont adressées. Déclare ne pas vouloir répondre aux questions que nous lui adressons au sujet des troubles sensoriels mentionnés dans les certificats précédents et non désavoués. Constitution affaiblie.

Signé : D^r BOUDRIE.

Quinzaine du 6 Avril 1892.

Est dans le même état mental qu'à son arrivée. — Dépression mélancolique avec prédominance d'idées de persécution. — Hallucinations probables, mais non avouées. — Réticences sur toutes les questions qui lui sont adressées. Altération profonde de la santé physique. Alimentation insuffisante. Soins particuliers à l'infirmerie.

A maintenir.

Signé : D^r BOUDRIE.

Nous avons examiné F... depuis son entrée; elle nie auprès de nous ses hallucinations. Nous ferons remarquer, que, en ce qui concerne l'accusation portée contre un médecin, la malade rentre dans la classe des dissimulateurs par honte. Mais, si nous l'interrogeons et que nous lui demandions : Pourquoi êtes-vous ici? Elle répond : « Je ne sais pas, j'ai été mise à » l'hospice pour y être soignée parce que j'étais faible. » Je ne suis pas folle, je suis au contraire extrêmement lucide et je ne dois pas rester dans une maison

» de santé. Je suis une jeune femme, je suis mariée,
» et ma place n'est pas ici. D'ailleurs, comment
» pourrait-on prouver que je suis folle? Je ne parle
» pas, je ne fais pas de bruit, et je ne me montre pas
» violente. Mon internement est donc absolument
» injustifié. Je demande à être mise en liberté; je ne
» veux même pas savoir pourquoi l'on m'a enfermée. »

Frappé de ce que les certificats de MM. Garnier et Pactet portaient la mention : Hallucinations de la vue et de l'ouïe, nous avons fait surveiller, et avons surveillé nous-même F... pour tâcher de surprendre un geste, une attitude qui nous prouvât qu'elle était vraiment hallucinée. C'est au bout de deux mois seulement que nous avons pu être fixé à ce sujet. La surveillante du quartier dans lequel se trouve placée F..., priée par nous d'observer cette dernière, la surprit dans le coin où elle se tenait toujours seule, mettant tout d'un coup son tablier sur la tête, et restant très longtemps, et même des journées entières, dans cette position. Prévenu, nous guettâmes la malade et nous pûmes ainsi acquérir non seulement la certitude que ce qu'on nous avait rapporté était vrai, mais encore que F... avait bien, en dehors des hallucinations de la vue, évidentes pour nous désormais, des hallucinations de l'ouïe. — En effet, elle portait la main à ses oreilles et l'agitait en faisant le geste de quelqu'un qui veut éloigner un bruit ou une voix importuns.

Comment peut-on expliquer la manière d'agir de cette malade si l'on n'admet pas l'explication que nous croyons devoir donner ?

Nous faisons remarquer que cette personne était, d'ailleurs, comme elle le disait elle-même, absolument calme. Son état de folie ne pouvait faire cependant aucun doute, et le pronostic sombre qui était porté depuis son entrée ne put qu'être confirmé à la suite d'un entretien que nous avons eu avec F... le 19 no-

vembre. Nous nous étions toujours appliqué à lui parler avec la plus grande bonté afin d'arriver autant que possible à capter sa confiance.

A la date que nous venons d'indiquer, F... nous dit : « Je ne suis pas une malade, et si je veux, je ne » resterai pas ici. Puisque, Monsieur, vous avez tous » jours été très doux pour moi, puisque vous êtes » convaincu que je ne suis pas folle, je vais vous dire » la vérité. Je suis une femme d'Etat, ma famille » est très riche ; je suis ambassadrice auprès de tous » les états et j'ai des attachés d'Ambassade partout. » Mon père est grand ambassadeur ; lui et moi, nous » gouvernons la France avec M. Carnot. Tous mes » titres, je les ai depuis ma naissance. Les personnes » qui sont ici sont de ma suite ; quoique nous ne » soyons pas égales, je me mets à leur niveau. La » propriété m'appartient par contrat de mariage ; » d'ailleurs, j'en ai bien d'autres. Villejuif, Ville- » Evrard, Ste-Anne m'appartiennent, et j'ai de nombreux domaines en province. J'ai donné de l'argent » à l'administration pour loger, nourrir, et vêtir les » gens qui se trouvent dans ces maisons. Je ne » veux pas gérer moi-même mes propriétés ; elles » sont régies par des régisseurs et des notaires. Si » un de mes notaires a besoin de moi, il me le fait » savoir. » Comment, lui demandons-nous ? » — « Je » ne veux pas vous le dire. » (Nous sommes fondé à » croire qu'ici elle cache une hallucination).

« Je voyage ; aujourd'hui je suis ici, demain je serai à Villejuif, à Ville-Evrard, ou dans tout autre » de mes domaines. » Alors, disons-nous, pourquoi » ne sortez-vous pas ? — « Parce que, quoique je sois » puissante, je dois obéir au règlement de l'administration, qui désire que je ne quitte pas encore » cette propriété. Mais au moins, on ne devrait pas » me traiter comme les autres. Il faut donc qu'on me

» donne mes vêtements pour que je m'en aille, et je
» sais qu'on me les donnera bientôt. »

Voilà donc deux malades qui dissimulent entièrement leur état; de la dernière seule nous avons pu obtenir, à force de patience, quelques aveux, excepté en ce qui concerne les hallucinations; mais la simple lecture de leurs observations montre combien il est plus facile au médecin d'arriver à découvrir chez elles la vérité, qu'il ne l'est de la découvrir chez des malades qui ne dissimulent que partiellement. Ainsi Cl... (observation V.) ne cherche pas à discuter. Non seulement, ses négations portent sur toutes les questions qu'on lui pose, mais encore, quand on lui met devant les yeux les certificats qui la concernent, elle continue à nier, toujours sans chercher aucune explication, sans essayer de convaincre son interlocuteur. Elle dit, il est vrai, que « ses sentiments religieux n'ont rien » d'exagéré »; mais selon nous, on ne peut prendre cette protestation de la malade comme une preuve de dissimulation. Elle fait uniquement ce que font toutes les dévotes qui croient rester dans une juste limite, alors qu'elles se livrent à des pratiques ridicules. Cela se voit tous les jours dans le monde sans qu'on songe à accuser ces personnes d'être des folles qui dissimulent. Mais Cl... sera facilement accusée de dissimulation, à moins qu'elle ne prouve que les signataires des certificats ont eu intérêt à libeller ces derniers ainsi qu'ils l'ont fait. De plus, sa seule compagnie est un paroissien qui ne la quitte pas; et si elle -

a, devant nous, réussi à cacher ce livre, elle n'a pas pu le cacher au personnel qui l'approche plus fréquemment que nous. Les privations qu'elle s'impose, privations non justifiées par son état de santé, ni par un dégoût quelconque pour les aliments, viennent apporter une preuve de plus en faveur du diagnostic qui a été posé. — Nous ferons remarquer que les aliments que repousse, à certains jours, Cl... sont pris d'autres jours avec beaucoup de plaisir par la malade.

La plupart de ces réflexions sont applicables à F... (observation VI.); quoique beaucoup plus habile que Cl..., elle a nié absolument tout son délire, toutes ses hallucinations, ne se doutant pas qu'un aliéniste ne pourrait ajouter foi aux dénégations d'une personne qui, sans fournir aucune preuve, s'élève contre les diagnostics portés par des médecins habitués à l'étude des affections mentales. Son autre tort est d'avoir eu trop confiance en nous, et de nous avoir mis au courant de ses idées ambitieuses, idées qui, selon nous, doivent être apparues à une date assez récente. Nous ne nous repentons pas cependant d'être arrivé à savoir la vérité en usant du procédé auquel nous avons eu recours. Acquérir la certitude que cette malh ureuse est bien aliénée et que par conséquent elle doit-être maintenue dans un établissement spécial, constitue un résultat qui peut faire pardonner notre ruse. D'ailleurs, nous n'hésiterons pas à proposer, pour arriver à découvrir les mensonges des malades, la captation de la confiance de ces derniers.

Il n'en est pas moins vrai que certains aliénés, chez lesquels le raisonnement n'est pas entièrement aboli, devraient se souvenir du proverbe, qui dit :

« Qui veut trop prouver ne prouve rien ; » et aussi du mot d'un criminel célèbre : « N'avouez jamais. »

Pour achever cette partie de notre thèse, nous citerons les trois observations suivantes, dues, l'une à M. Lafitte (obs. VII de notre thèse) (in. Parant : *La Raison dans la folie* ; art. IV : de la *Dissimulation de la folie*, p. 274.) ; les deux autres à M. Marandon de Montyel.

Les deux premières montrent à quel point peuvent être grandes l'intelligence et la malignité de certains aliénés quand ils veulent éviter une chose qui peut leur être désagréable.

La troisième a trait à un malade qui parvint à faire dissimuler un autre malade.

OBSERVATION VII

(M. LAFFITE.)

L'histoire d'un nommé E. M..., relatée par le Dr Laffite, dit M. Parant, est particulièrement intéressante au point de vue qui nous occupe ; la dissimulation y était le résultat de remarques très judicieuses faites par le malade, et avait très nettement pour but d'échapper à une interdiction.

E. M..., au milieu d'une première période d'excitation mentale, où il s'était livré à des actes dangereux pour la tranquillité publique, avait été enfermé à Charenton, en 1860. Le Dr Calmeil le déclarait atteint de lypémanie avec hallucinations et idées de persécutions. Amélioré, mais non guéri, il avait été mis en liberté.

Quatre ans plus tard, il fut arrêté de nouveau pour outrages publics à la pudeur. On reconnut qu'il était aliéné, et on le fit séquestrer à l'asile de Rennes.

En 1866, une demande d'interdiction fut faite contre lui, et, à ce sujet, un rapport fut demandé au directeur-médecin de l'asile, le Dr Laffite, assisté des docteurs Delacour et Aubrée.

Le rapporteur représente M. E. M... comme ayant l'œil vif, intelligent, la parole libre, dégagée, sans trouble appréciable ; la démarche ferme et assurée, une contenance sans embarras, une tenue parfaite.

Il répondit avec lucidité et précision aux questions qu'on lui adressa sur son âge, sa profession, les divers incidents de sa vie passée ; la mémoire ne lui faisait

pas défaut. Interrogé sur les motifs de ses séquestrations, il raconta les faits, en ajoutant qu'ils n'étaient pas sérieux, et que les informations de la justice n'avaient pas été exactes.

« L'interrogatoire de M. E. M..., dit le D^r Laffite, présente des difficultés très sérieuses ; non pas qu'il refuse de répondre, mais parce qu'il ne se laisse pas facilement amener sur le terrain de son délire. Doué, en effet, d'une grande puissance de dissimulation dont il use très habilement, M. E. M... conserve assez d'empire sur lui, devant les médecins comme devant les magistrats, pour en imposer. Habile et intelligent, il a compris, par les nombreux interrogatoires qu'il a subis depuis quelques années, que c'étaient ses hallucinations et ses idées de persécution qui le faisaient considérer comme un aliéné dangereux ; aussi est-il devenu très défiant, et se tient-il, sur toutes ces questions, dans une extrême réserve ; si parfois il lui échappe un mot qu'il suppose avoir produit sur l'esprit de ses interlocuteurs une impression confirmative de ses idées délirantes, il s'empresse aussitôt de l'expliquer d'une manière très adroite pour éloigner l'idée qu'il a pu trahir son délire ; il pousse la ruse et la dissimulation au point qu'à diverses reprises ayant eu besoin de son concours pour déchiffrer ses lettres, pendant qu'on lui indiquait le passage que les experts ne pouvaient lire, il lisait toute autre chose si la phrase indiquée lui paraissait peu raisonnable.

« Les interrogatoires qu'on lui faisait subir apprenaient peu de chose sur ses idées délirantes ; mais ses lettres, fort nombreuses, puisque les experts en eurent un millier entre les mains, contenaient presque toutes des passages significatifs. Elles accusaient des illusions et des hallucinations nombreuses, des idées de persécution et des conceptions ambitieuses. »

Sur le rapport des experts, le tribunal prononça l'interdiction.

OBSERVATION VIII

MARANDON DE MONTYEL. — *De la dissimulation en aliénation mentale et son importance médico-légale.*

Le 20 avril 1883, le Parquet me chargeait d'examiner l'état mental d'une femme de 46 ans, accusée de faux et d'usage de pièces fausses.

Voici le résumé des faits. En 1877, Claude Ch... mourait, et quoique le défunt, à la connaissance de tous, sût à peine signer son nom, sa veuve présentait un testament olographe, l'instituant héritière de la fortune de son mari, estimée une quarantaine de mille francs. En janvier 1883, la veuve Ch... se trouvait dans de graves embarras d'argent. Elle sollicita en vain d'un M. de V..., riche propriétaire, un emprunt de 1.000 francs; trois semaines après elle lui réclamait une somme de 56.000 francs, prêtés sur billets par feu Ch..., affirmait-elle. Depuis lors, elle ne cessa de parler de cette dette; elle s'adressa même à divers hommes d'affaires, sollicitant des avances sur des billets signés de M. de V..., et enfin en 1883, elle donna procuration à un sieur O..., qui réclama le remboursement de la somme avec menaces de poursuites judiciaires en cas de non paiement. M. de V... déposa une plainte; la veuve Ch... fut arrêtée.

Le parquet s'étonna que les prétentions de l'accusée fussent de 56.000 francs, alors qu'elle possédait trois

billets de cette somme, deux sur papier libre, un sur papier timbré. En outre, d'après la déposition d'un notaire, au commencement de 1884, la veuve Ch... lui ayant montré un premier billet sur papier libre, il en trouva l'écriture et la signature peu ressemblante à celle de M. de V..., et le dit à sa cliente. A quelques jours de là, celle-ci apporta un second billet, mais toujours sur papier libre ; le notaire parla de papier timbré, et la veuve Ch..., peu après, lui fit voir un troisième billet sur timbre : telle était l'origine des pièces fausses mises en circulation par la prévenue.

Le parquet, en présence de telles bizarreries, n'hésita pas à ordonner immédiatement une expertise médico-légale, et choisit trois médecins doués d'une certaine expérience des affaires judiciaires. L'expertise se poursuivit parallèlement à l'instruction qui dura cinq mois. Durant ce laps de temps considérable, l'accusée dissimula complètement, tant aux magistrats qu'aux médecins, un délire systématisé à la troisième période ; pourtant, elle eut à subir de très longs et très nombreux interrogatoires par le juge d'instruction, et les visites des experts furent encore plus longues et plus nombreuses. Sa dissimulation fut si habile que les trois experts ne découvrirent aucune lésion intellectuelle, et conclurent à la responsabilité entière. Le magistrat instructeur, homme expérimenté et consciencieux, trouvait les crimes de faux de la Ch... peu ressemblants à ceux contre lesquels il avait eu à instruire jusque là. Malgré la conclusion très ferme des trois experts du parquet, il eut des doutes ; il tourna et retourna la prévenue dans tous les sens sans obtenir d'elle la moindre parole, le moindre geste confirmatif de ses soupçons ; alors, pour calmer sa conscience, il décida une contre expertise ; la veuve Ch... me fut confiée.

A la lecture du dossier, j'eus comme l'honorable juge

d'instruction, des doutes sur la santé d'esprit de l'accusé, mais une première conversation avec elle, me démontra que si cette femme était aliénée, elle ne pouvait être atteinte que d'un délire systématisé, dissimulé avec soin, car sa mémoire était nette, sa logique irréprochable, son maintien très naturel. Dès son arrivée, elle se mit au travail de la couture, aidant les sœurs et les infirmières dans les travaux de ménage et les soins à donner aux malades. Et il en fut ainsi pendant trois mois environ. Tout échoua pour surprendre le secret de la prévenue. Depuis l'arrestation, la dissimulation, si elle existait, datait de près d'un an ; la seule chose constatée chez elle fut une grande crainte d'être jugée aliénée, crainte qui semblait naturelle, étant donné le milieu où elle se trouvait, mais qui tout d'abord paraissait contraire à ses intérêts moraux et même matériels, vu l'accusation portée contre elle.

Les assises approchaient et je n'étais pas plus avancé que le premier jour. Je me disposais à avouer franchement mon échec, et à demander un nouveau sursis de trois mois, bien que je n'eusse pas grand espoir d'en savoir plus long à son expiration, quand Madame Ch..., dans un tête-à-tête, sollicité à mon grand étonnement, se confia à moi sans m'expliquer toutefois la cause de son revirement. Un vaste complot était ourdi contre elle, le but poursuivi actuellement par ses ennemis était sa séquestration à perpétuité dans un Asile. A leur tête se trouvait la famille de son mari. Les premières attaques dataient de 1868 ; et elle m'exposait tous les symptômes classiques d'un délire de persécutions avec idées d'empoisonnement. Elle ne voulut ni m'en dire plus long ni m'expliquer sa confiance soudaine, après un an de dissimulation, encore moins s'expliquer sur les mobiles de ses persécuteurs.

Et il me fallut un nouveau mois d'efforts, de prévenances et de soins, pour amener de nouvelles confi-

dences. Cette fois, je sus que, croyant reconnaître en moi un ami d'enfance, elle en avait été confirmée par des voix qui lui avaient conseillé la confiance ; je sus aussi que le grand mobile de ses ennemis était la jalousie. On l'avait jalouée de tout temps, mais surtout depuis la mort de son mari, car peu après elle avait reçu du ciel un don, don précieux, celui de faire des découvertes et de prévoir l'avenir par des visions et surtout des auditions nocturnes. Le diagnostic était dès lors posé. La veuve Ch... était atteinte de délire systématisé à la troisième période. Sur mes conclusions, une ordonnance de non-lieu fut rendue, et la malade transférée dans l'asile de son département.

Ainsi cette accusée, dans la crainte d'être jugée aliénée, a dissimulé complètement pendant un an un délire très avancé, des hallucinations de l'ouïe, de la vue, du goût, de l'odorat, de la sensibilité générale, des conceptions délirantes de persécutions, d'empoisonnement, de grandeurs. Surveillée dans un asile par des médecins aliénistes et un personnel habitué à vivre avec des aliénés, elle ne s'est pas livrée, pas même dans ses actes, pas même dans ses attitudes. Elle a égaré trois experts durant une longue expertise. Un hasard seul l'a soustraite à une condamnation : ma ressemblance avec un ami d'enfance, car il est certain qu'avec les conclusions des trois premiers experts, le jury eût condamné infailliblement. Mes idées sur la possibilité d'une dissimulation n'auraient abouti en pareille occurrence qu'à me discréditer en me montrant comme un aliéniste qui voit des fous partout et quand même.

Et puis y a-t-il beaucoup de juges d'instruction aussi scrupuleux que l'honorable magistrat chargé de l'affaire Ch... ? Combien parmi eux hésitent à renvoyer un accusé en cour d'assises quand trois médecins certifient sa complète responsabilité ? Ainsi, le hasard

seul, je le répète, a empêché la condamnation de cette aliénée... Je ne m'attribue donc en rien la confiance qu'elle m'a témoignée ; or, on ne doit pas compter sur le hasard, et je dis que le cas de cette infortunée est bien propre à montrer toutes les conséquences déplorables que peut entraîner la dissimulation de leur délire pour les accusés.

OBSERVATION IX

(M. MARANDON DE MONTVEL.)

Le malade, sujet de cette observation, m'a tenu durant quelques mois mon ménage d'Interne. J'ai donc eu tout le loisir d'étudier à fond son présent, de l'interroger sur son passé et de m'informer près de lui de sa famille. Je n'ai pas été témoin de l'invraisemblable et extraordinaire dissimulation que je vais rapporter, c'est lui qui me l'a racontée dans sa cause et ses détails, mais j'ai contrôlé son récit auprès de gens qui y avaient assisté, ils me l'ont déclaré authentique. Le fait, d'ailleurs, ne remontait qu'à quelques années.

Quand j'ai connu P..., il avait un délire systématisé à la troisième période. Halluciné de l'ouïe et tourmenté autant qu'on peut l'être, il était l'aliéné le plus joyeux, le plus gai que j'ai jamais connu ; il était même farceur. Cette bonne humeur découlait de ses conceptions de grandeurs, de sa découverte que les aliénés n'étaient pas ce que de vains savants pensent ; les prétendus fous étaient les honnêtes gens que les méchants tourmentaient à l'aide de voix fabriquées

précisément à cause de leur honnêteté, afin de les empêcher d'entraver leurs mauvais projets. Donc, plus on était honnête, plus on était halluciné ; c'est pourquoi lui, P..., était le premier halluciné du monde. De fait, il eut été difficile de trouver un homme plus scrupuleux et exécutant plus à la lettre les dix commandements... P., n'eût pas menti, par exemple, pour un empire, jusqu'à ce jour. D'après P..., les aliénés étaient malheureux, les uns gémissaient, les autres criaient, ceux-ci refusaient de manger, ceux-là se tuient parce qu'aucun d'eux n'avaient trouvé l'origine des voix entendues. À lui, était réservé la gloire de cette immortelle découverte. — Il racontait qu'il avait été effrayé jadis, qu'il avait tremblé, lui aussi, quand il entendait les voix l'insulter et le menacer ; mais depuis qu'il avait saisi le truc, il riait de tout cela, s'en amusait ; ce singulier délire des grandeurs avait amené un résultat intéressant, très rare chez un aliéné. P... ; s'intéressait à ses compagnons ; quand il voyait un malade regarder sous son lit ou refuser de manger, il lui disait : « Va, n'aie pas » peur, c'est pour t'effrayer qu'ils te font entendre ça, » tu n'auras pas le cou coupé ! » — ou encore ; « tu » ne seras pas empoisonné ! »

Il y avait, d'après son dire, une quinzaine d'années qu'il entendait et une huitaine qu'il était arrivé à sa grande découverte.

Ce curieux malade appartenait, par sa mère hystérique, à une famille névropathique. Il ne savait ni lire ni écrire, n'ayant jamais été à l'école, mais il avait une remarquable intelligence pour sa condition. Roulier de son état, il avait roulé, disait-il, tous ses collègues et il ne mentait pas.

Il usa de la dissimulation dans le but tout à la fois d'obtenir sa sortie, de proclamer sa grande découverte et de mystifier le médecin qui l'avait froissé dans son

orgueil à propos d'une évasion. Ayant sauté les murs un après midi, P... s'était rendu à la sous-préfecture voisine et avait frappé chez le sous-préfet qui se trouvait être, par hasard, un homme d'esprit. Ce fonctionnaire, à qui P... avait raconté que les chenapans avaient une de leurs fabriques de voix dans les caves d'une grande maison voisine de l'Asile et qu'il suffirait d'une dizaine d'hommes pour s'en emparer, avait répondu n'avoir à sa disposition que deux gendarmes, mais que le directeur de l'Asile, sur un mot de lui, ajouterait huit gardiens. Et P... était revenu dans l'établissement, marchant triomphalement à la tête des agents qui le ramenaient. Quand on le réintégra au quartier, il comprit le piège et fut honteux de sa naïveté. Aussi, le lendemain, à la visite, combien grande fut sa confusion, quand il entendit le médecin raconter à haute voix sa mésaventure et tout le monde rire à ses dépens!

Très bon, P... n'en voulut pas beaucoup au médecin, mais il aurait été heureux de le mystifier à son tour; de là l'idée de la dissimulation. Depuis longtemps, ce malade affirmait pouvoir, n'était son horreur du mensonge, dissimuler ses voix et même ses conceptions délirantes. A tort, bien certainement, le médecin lui soutenait le contraire; que fit P...? Ne se décidant pas à mentir, il résolut de faire dissimuler un autre malade atteint d'un délire des persécutions, homme très rusé et très menteur qu'il avait souvent déjà rassuré sur les menaces qu'il entendait. Convaincu de l'impossibilité de la dissimulation de la folie, le médecin inexpérimenté ne se méfia pas, et le tour lui fut joué. P... amena son complice à dissimuler progressivement ses hallucinations et ses conceptions délirantes jusqu'à apparence de complète et solide guérison et lui procura ainsi une sortie qui ne devait pas être de longue durée, car le professeur en dissimulation avait obtenu de son élève la promesse d'aller dénoncer au

tribunal en séance publique l'ineptie du médecin. P... espérait par là non seulement se venger de l'humiliation qui lui cuisait encore, mais appeler l'attention sur son cas, confondre la science et assurer le triomphe de sa découverte, dont le résultat serait l'arrestation des chenapans et l'émancipation des aliénés. Le libéré tint sa parole, se rendit au Palais, et fut réintégré le jour même de sa sortie. Le médecin apprit à ses dépens que les délirants systématiques sont capables de la plus complète et de la plus tenace des dissimulations. Tel fut le seul résultat pratique obtenu par P...

DISSIMULATEURS DANGEREUX

Les dissimulateurs les plus dangereux, sont les malades atteints de délire systématique. (Dans ce chapitre concernant surtout les délirants systématiques, nous n'avons pas cru devoir employer la subdivision en dissimulation partielle et en dissimulation totale. Il nous a semblé préférable d'offrir un tableau d'ensemble chez les délirants systématiques. On se rendra facilement compte, d'ailleurs, que ces malades, comme les autres, dissimulent partiellement ou totalement.)

Mieux que tout autre, en effet, le délirant systématique est habile et entêté. De plus, le mobile le plus puissant qui guide l'humanité, le pousse; ce mobile, c'est l'intérêt. Quand il est parvenu à se persuader qu'une personne, ou qu'une réunion quelconque d'individus (sociétés, congrégations, etc.) sont cause des tourments qu'il endure, dès qu'il croit fermement que son ou ses persécuteurs veulent lui faire perdre sa position, ou bien le dénigrent auprès des siens ou auprès de ses chefs, il ne voit de salut pour lui que dans la disparition de ses ennemis. Mais parfois, il se rend parfaitement compte que des plaintes aux autorités ne seraient pas acceptées, que ce qu'il raconterait n'entraînerait point la conviction; alors, ne

pouvant avoir recours aux lois, il résout d'accomplir lui-même ce qu'il considère comme un acte de justice, et il va frapper celui qu'il croit être son persécuteur, ou qu'il s' imagine faire partie de telle ou telle réunion d'individus qui lui en veulent, et satisfait ainsi sa soif de justice, en même temps qu'il se donne la satisfaction de venger ses propres injures.

Nous ne voulons pas refaire ici l'histoire du délire systématique; il nous suffit de citer sur ce sujet, les beaux travaux de M. Magnan et ceux de son élève M. le Dr Sérieux, notre maître et ami. Qu'il nous soit permis seulement de rappeler en quelques mots ce qu'est le délirant systématique.

Le délirant systématique est un héréditaire, ou bien son état est lié, ainsi que le rappelle M. Marandon de Montyel, à des causes remontant à la conception, à la grossesse, à l'accouchement, ou à la première enfance.

« Bien longtemps avant que le délire éclate, alors
» même que l'individu est dans sa première jeunesse, il
» est orgueilleux, il est méfiant. Cet orgueil sera,
» ainsi que la méfiance, prédominant dans deux sens
» opposés suivant les individualités et le milieux. Ces
» deux sentiments seront relatifs aux choses de ce
» monde ou aux choses du ciel. Dans le premier cas,
» on aura plus tard des persécutés sociaux, dans le
» second, des persécutés mystiques. »

Ainsi, on verra un jeune homme éviter sans motif apparent la société de ses semblables, avoir, par

exemple, une sorte de parti pris de s'éloigner, dans un magasin, ou dans un atelier, des autres employés.

Plus tard, cet individu se croira très facilement persécuté, soit par ses supérieurs, soit par ses égaux, soit même par ceux qui sont sous ses ordres, et qui souvent suivent la même carrière que lui. Pour peu qu'il soit excité, comme cela se rencontre trop fréquemment, par les racontars ou les bavardages de son entourage, il arrivera à attribuer à un individu ou à une seule classe d'individus, les ennuis qu'il subira ou qu'il croira subir, et deviendra pour ces derniers un danger permanent. S'il a le bonheur de ne pas arriver jusqu'au délire chronique, il n'en sera pas moins jaloux, envieux et méchant, et on n'aura à attendre de lui que du mal.

Si, au contraire, la méfiance s'accroît, ce qui a lieu en général de 23 à 45 ans, la première période du délire systématisé s'établira. Le malade est inquiet, puis il devient soupçonneux. Plus ou moins tard, (2^{me} période) il a des hallucinations de l'ouïe, il s'entend insulter; il croit qu'on fait du bruit pour troubler son repos; il s' imagine qu'on le regarde de travers. C'est à cette époque, que le malade est le plus dangereux; entend-il une insulte, il frappera le premier individu qu'il trouvera auprès de lui, l'accusant d'être son insulteur. Ou bien, il cherchera parmi son entourage, parmi ses amis, qui peut être son persécuteur, et ce persécuteur il le trouvera nécessairement. C'est alors qu'il essaiera de l'atteindre, à

moins, (et c'est le cas le plus heureux,) qu'il n'aille se plaindre au commissaire le plus proche ou qu'il ne s'adresse au Parquet, dans quel cas, si l'enquête faite par la justice n'est pas trop longue, il sera remis aux soins des médecins aliénistes. Il pourra arriver aussi qu'il écrive des lettres de menaces, et alors le destinataire de la lettre agira pour échapper aux dangers dont il pourrait être victime.

Le délirant systématique finit par se poser cette question: « Pourquoi m'en veut-on ? » Il retrouve alors le sentiment « orgueil », dont nous avons parlé tout à l'heure, et la réponse à sa question est la suivante: « On m'en veut parce qu'on me jalouse, parce que mes persécuteurs me sentent supérieurs à eux. »

Arrivé à cet état, il suffira d'un mot, d'une lecture, pour que le malade semble acquérir tout à coup des idées délirantes de grandeur et même des transformations de la personnalité. Souvent même, ces idées de grandeur se font jour sans que les causes énoncées ci-dessus aient pu agir. Le malade réfléchit, se demande pourquoi on le persécute, et arrive, comme nous l'avons dit plus haut, à cette conclusion: que, si on lui en veut, c'est qu'il est au-dessus de ses ennemis, soit par sa position sociale, soit par ses talents.

C'est là la troisième période du délire systématisé. Plus tard, après plusieurs années, la démence arri-

vera ; seule la mémoire conservera une certaine intégrité.

Or, comme le dit M. Marandon de Montyel, « cette » psychose systématique est susceptible de la dissimulation la plus complète, la plus prolongée, d'une » dissimulation, non de jours et de semaines, mais de » mois et d'années. Elle est la folie dissimulée par » excellence ».

Il est certain que, dans les trois premières périodes, le malade garde intactes ses facultés syllogistiques. Il reste maître de lui ; on ne trouve pas chez lui de réaction prolongée expansive ou dépressive ; il est donc dans les meilleures conditions pour pouvoir dissimuler. Aussi, est-ce parmi les délirants systématiques que nous trouvons le plus grand nombre de dissimulateurs.

Dans la première période, le malade, peu sûr encore de lui, a peur qu'on ne le raille et dissimule par honte ; il est inoffensif ; le plus souvent même cette première période reste inobservée, chose fâcheuse au point de vue clinique et psychologique, mais peu importante au point de vue médico-légal, car le malade, alors n'est pas dangereux.

C'est à la seconde période que les délirants systématiques sont le plus dangereux, comme nous l'avons déjà dit plus haut.

A la troisième période, les idées de grandeur sont la plupart du temps dissimulées ainsi que les transformations de la personnalité. Le malade n'ose pas avouer sa mégalomanie ; il est bien rare qu'il l'avoue, à moins

qu'il n'ait des hallucinations correspondant à son délire de grandeur.

Il ne faut pas croire que les délirants chroniques cachent toujours entièrement leur délire.

L'observation de M. Marandon de Montyel que nous avons citée ci-dessus le prouve (voir obs. VII.) Nous avons rencontré dans le service où nous sommes interne, un cas analogue. La malade ne nie pas son délire, elle l'explique et cherche à prouver par ses explications qu'elle n'est nullement dangereuse.

Elle n'a pas encore, il est vrai, poussé une de ses compagnes à dissimuler et nous ne croyons pas qu'elle le fasse ; mais on le verra facilement, elle a le même raisonnement que le nommé P...

OBSERVATION X

(PERSONNELLE.)

B... Hélène, 45 ans, célibataire, sans profession.

Préfecture de Police. — 13 Septembre 1890.

Dégénérescence mentale. — Idées de persécution. — Hallucination de l'ouïe. — Illusions sensorielles. — Interprétations délirantes. — Idées de grandeur. — Menaces de mort contre les personnes qui la magnétisent, avec un revolver chargé.

Tremblement des mains d'origine alcoolique.

Signé : D^r LEGRAS.

Ste-Anne. — Immédiat du 14 Septembre 1890.

Présente des idées de persécution. — Troubles de la sensibilité générale. — Hallucinations de l'ouïe. « Des » magnétiseurs la tourmentaient, elle les a menacés » avec son revolver : on la calomniait. » Excitation, tremblement des mains et des bras ; excès alcooliques probables.

Signé : D^r DAGONET.

Ste-Anne. — Quinzaine du 28 Septembre 1890.

Est atteinte d'alcoolisme. — Idées de persécution. — Hallucinations. On la magnétise, on lui envoie des mauvaises odeurs. — Excitation. — Même état mental.

Doit être maintenue.

Signé : D^r DAGONET.

Vaucluse. — Immédiat du 15 Octobre 1890.

Est atteinte de dégénérescence mentale avec idées de persécution et idées de grandeur. — Hallucinations de l'ouïe. — Troubles de la sensibilité générale. — Illusions. — Interprétations délirantes. « Le *Courrier* » *Français* publie des caricatures sur elle. Elle a concurrencé la politique de Boulanger. »

Signé : D^r BOUDRIE.

Quinzaine du 29 Octobre 1890.

Dégénérescence mentale avec idées ambitieuses. — Tendances mystiques. — Instabilité mentale. — Depuis une vingtaine d'années elle est persuadée qu'elle « a une mission à remplir ». Elle veut remuer la terre pour faire connaître la beauté du Christ. Elle a rétabli la croix en France, et composé un poème qui

est devenu très populaire. Les journaux s'occupent d'elle depuis dix ans.

Troubles du sens génital. — Illusions et hallucinations de l'ouïe. — Craintes d'empoisonnement.

A maintenir.

Signé : D^r BOUDRIE.

D'après les certificats, cette malade est dingereuse. Quand nous l'interrogeons elle nous répond d'abord : « Que voulez-vous que j'aïlle vous expliquer, j'ai tout » dit en arrivant. » Puis, elle avoue qu'elle a menacé des personnes avec un revolver, mais, dit-elle, sans l'intention de tirer.

Elle avoue aussi que quelques voisins l'excitaient et lui disaient : « Tu partiras quand même. » Quand » nous lui rappelons qu'elle se disait magnétisée, elle » répond en souriant : « Oh ! Monsieur, tout ce que » je ressentais au dehors ce sont des tours pour faire » renfermer le monde. Je ne veux pas qu'on me parle » de magnétisme. La question est réglée, je n'y attache aucune importance, et, je le répète, on n'a fait cela » que pour m'ennuyer et pour arriver à m'amener » ici. Qu'on me laisse sortir et peu m'importeront les » les expériences magnétiques. On n'a qu'à ne pas » porter attention à ces sortes de choses, qui ne signifient rien et qui n'offrent aucun danger. Il n'y a » qu'à ne pas s'en occuper et les mépriser ; c'est ce que » je ferai. »

Quand nous avons interrogé B... pour savoir si elle avait des idées de grandeur, nous n'avons rien pu obtenir. Elle est, dit-elle, « une ouvrière qui n'a pu » jouer aucun rôle et qui n'a aucune ambition d'en » jouer un. » Cependant, il existe au dossier des lettres d'elle qui prouvent bien qu'elle est mégalomane. Ainsi, dans une de ses lettres datée de mai 1891, elle dit : « Je crois que tout mon grief est d'avoir été

» populaire. Si mon crime est d'avoir été populaire et
» patriotique, si cela gêne les grands de ce monde et
» les gens malveillants, je promets de ne plus m'en
» occuper désormais. » Dans une autre lettre nous
» lisons ceci : « Mon grand travers est d'avoir été po-
» pulaire et patriotique, et enfin, d'avoir eu un idéal
» inspiré. » Puis plus loin « Le bonheur de ma liberté
» rendue, je me ferai oublier dans un petit hameau, en
» gagnant ma vie, et j'aurai pour consolation le sou-
» venir d'une bonne vie qui me rendra heureuse ;
» comme j'ai le triste avantage d'être fille du peuple
» sans instruction, j'aurai le tact de ne jamais pronon-
» cer les noms qui ont daigné m'honorer et ses les-
» quels j'ai été peu de chose. »

Ainsi, dans les lettres, dont nous venons de citer quelques extraits, lettres dont la plus récente date de juin 1891, B... ne cache pas ses conceptions de mégalomane. Mais cette femme, qui est intelligente, s'est aperçue qu'elle faisait fausse route en parlant de son patriotisme et du rôle politique qu'elle avait joué. Aussi, elle a fait entièrement volte-face, et aujourd'hui elle se borne à demander un transfert dans son pays natal, puisque, dit-elle, on ne veut pas la laisser retourner à Paris. Elle rit, ainsi que nous l'avons dit, du magnétisme à l'aide duquel on la tourmente, et prétend n'avoir d'autre ambition que de vivre en travaillant.

Cette dissimulation n'est-elle pas habile, et la plupart des gens ne seraient-ils pas trompés et ne croiraient-ils pas que B... peut-être mise en liberté ? Si elle se moque de ses hallucinations, dirai-t-on, c'est qu'elle est guérie, et pourquoi alors ne pas la faire sortir de cet asile où elle est enfermée ? Quel mal peut-elle commettre ? Auprès du vulgaire, un tel raisonnement paraît victorieux. C'est d'ailleurs un de ceux que nous sert tous les jours, au sujet des aliénés,

la presse politique, dont, en général, la nullité en science n'a d'égale que la présomption.

La malade dont nous parlons est, nous n'avons pas besoin de le dire, à la troisième période du délire systématisé.

Porter ce diagnostic équivaut à dire qu'elle est incurable. De plus elle s'est déjà montrée violente ; et ses hallucinations existent encore.

Qu'elle soit mise en liberté, elle recommencera à se livrer aux mêmes actes. Nous en sommes certains, aucun aliéniste digne de ce nom ne consentira à ouvrir les portes d'un asile à cete malheureuse.

OBSERVATION XI

(PERSONNELLE.)

C... Olympe, mariée, 43 ans, sans profession.

Préfecture de police. — 24 Mars 1891.

Dégénérescence mentale avec hystérie. — Bizarres ayant marqué tout le cours de l'existence. — Impulsions au suicide. — Premier accès mélancolique il y a trois ans. — Illusions. — Interprétations délirantes. — Idées de persécution. — On l'insulte. — On l'accuse de coucher avec un jeune homme dont elle pourrait être la mère. — Excitation violente.

Signé : D^r P. GARNIER.

Ste-Anne. — Immédiat du 25 Mars 1891.

Idées de persécution. — Idées mélancoliques. — Anxiété. — Emotivité et sensiblerie morbides. — Tremblement de la langue. — Tackycardie. — Quelques accrocs dans la parole.

Signé : D^r ROUILLARD.

Ste-Anne. — Quinzaine du 8 Avril 1891.

Idées de persécution très actives. — Refuse de voir ses parents. — Se croit toujours en butte à toutes les persécutions. — Etat stationnaire.

A maintenir.

Signé : D^r ROUILLARD.

Vaucluse. — Immédiat du 6 Avril 1892.

Est atteinte de dégénérescence mentale avec idées de persécution. — Illusions sensorielles. — Emotivité. — Réticences nombreuses. — A fait à Ste-Anne un séjour de plus d'un an. — Blésité. — Signalée comme ayant des impulsions au suicide qu'elle nie.

Signé : D^r BOUDRIE.

Quinzaine du 20 Avril 1892.

Est atteinte de dégénérescence mentale avec idées de persécution et hallucinations. Se croit en butte à des persécuteurs imaginaires. On l'accuse, on la calomnie. Excitation par intervalles. — En mars 1891, a fait une tentative de suicide en cherchant à se jeter par la fenêtre de son logement.

A maintenir.

Signé : D^r BOUDRIE.

Dans le courant de mars 1891, C... eut une discussion avec son mari, au sujet des insultes qu'elle croyait qu'on prononçait contre elle. Son mari, bien entendu, cherche à lui persuader que personne ne l'injuriait et ne voulait lui nuire. C'est alors que la malade, pensant que son mari « se tournait contre elle » voulut se précipiter par la fenêtre.

A la suite de cette scène, on la conduisit auprès d'un médecin auquel elle refusa de parler.

Quand nous l'interrogeons, elle nie qu'elle ait été malade il y a trois ans.

Au sujet des hallucination de l'ouïe, elle répond qu'elle « croit avoir entendu une voisine » parler mal d'elle. Mais, ajoute-t-elle, je ne me rappelle plus bien ce qu'elle a dit ; « cela n'a pas grande importance. Il » arrive souvent que, dans une maison, quelqu'un soit » une mauvaise langue ; on n'a pas à s'en préoccuper. » .

Personne, soutient-elle, en dehors de sa voisine, ne parlait d'elle. Jamais elle n'a entendu d'injures à elle adressées. Quant à l'accusation d'avoir été la maîtresse d'un jeune homme habitant la même maison qu'elle, elle ne l'a jamais entendue et ne sait ce que l'on veut lui dire. (Nous retrouvons ici la honte comme mobile.)

Or, le mari de C... dans la conversation qu'il a eue avec nous, confirme pleinement les renseignements fournis par les certificats. Chez elle, la malade s'est plainte de ses voisins ; le propriétaire et le concierge « lui en voulaient, et ne cessaient de dire du mal » d'elle. » (On l'appelait putain, vache, etc.)

Violente, il lui est arrivé de briser les objets qui lui tombaient sous la main, de les jeter sur son mari. Elle était très menteuse.

Le 19 novembre, nous voyons encore la malade, qui

persiste dans ses dénégations; elle nie surtout avec la dernière énergie avoir jamais été violente.

Or, quelques jours après, le 24 novembre, elle s'est jetée tout à coup sur une fille de service qu'elle a manqué de blesser sérieusement; elle l'accusait de ne pas la servir aussi bien que les autres, de lui en vouloir, etc...

Jusqu'à cette date, C... se tenait parfaitement tranquille, et rien, dans son attitude, n'aurait pu faire croire à une personne peu au courant de la psychiâtrie, qu'elle serait capable de frapper qui que ce soit.

C... pourrait donc entrer dans notre cadre de dissimulation partielle; elle nie, en effet, ses hallucinations. Elle avoue sa tentative de suicide. Mais dans ce chapitre, nous n'avons pour but que de démontrer le péril qu'il y aurait à se fier aux déclarations de malades qui sont évidemment dangereux; or C..., s'est chargé de prouver dans un moment d'oubli, sa tendance à avoir recours aux actes de violence.

OBSERVATION XII

(MARANDON DE MONTYEL.)

De la dissimulation. (obs. III, page 29.)

Eugène H..., 37 ans, célibataire, employé de commerce, d'origine anglaise, placé volontairement à l'Asile de Marseille le 2 mars 1884. Le médecin de la famille et le médecin de l'Asile ont porté le diagnostic de délire des persécutions. Nous vîmes le malade pour la première fois en février 1887. Nous avons peu de

renseignements sur ses actes et ses paroles durant ces trois années. De la note suivante extraite du registre et datée des premiers temps de l'admission, nous concluons qu'il avait déjà à cette époque une grande tendance à dissimuler : « Se tient sur la réserve. Ecrit de nombreuses lettres pour réclamer sa sortie. Cache avec soin son délire, relevé d'ailleurs par un dossier volumineux où il est établi que M.H... se croit victime d'un système ayant pour but de transmettre la voix sans qu'on puisse voir ceux qui parlent. »

Quoi qu'il en soit, Eugène H... a dissimulé depuis mon arrivée à Marseille jusqu'à mon départ de cette ville, c'est-à-dire durant un an. Pour donner une idée de cette dissimulation, le mieux est de reproduire ses lettres ; plus qu'une description, elles permettront de saisir sur le vif toute la ruse et toute l'habileté du malade.

Au bout de quelques mois, ayant échoué dans mes tentatives pour amener ou surprendre des aveux, j'invitai H... à solliciter par lettre sa mise en liberté. Le lendemain, à la visite, il me remit la requête suivante :

« Monsieur, conformément à votre demande, je viens par ces lignes vous demander de faire pour moi ce que vous avez fait pour le nommé Trais..., dont les facultés mentales et le bon sens n'étaient pas supérieurs aux miens, et qui, à la suite de vos démarches à la Préfecture, est sorti. Vous savez, Monsieur le D^r, que j'ai enlevé tout motif de me détenir dans votre établissement, puisque mon certificat (Hallucinations de persécution ; croit entendre parler) n'a plus de valeur, vu que je vous ai dit et assuré ce que j'avais déjà dit à Monsieur votre prédécesseur, que je n'avais plus d'idées imaginaires, que je n'entendais que comme vous, Monsieur, et vos employés, et que ce n'était pas

par besoin de cause que j'avais dit et disais cela, mais par sincérité. Vous savez aussi que par engagement de Monsieur votre prédécesseur, engagement qui m'a été donné par devant témoins, j'ai droit à la liberté, puisque l'hallucination constatée n'existe plus et que j'ai attendu ici plus que le temps voulu pour qu'on ait pu s'assurer de sa complète disparition. Je compte donc, Monsieur le Docteur, c'est mon droit de l'exiger de vous, que vous ferez sans retard mes formalités de sortie à la Préfecture.

« Etant en possession de mes facultés mentales et sûr de moi, je peux vous assurer que vous n'aurez aucun regret de m'avoir rendu à la liberté à laquelle j'ai droit. En attendant votre réponse qui ne peut être que ma sortie, veuillez agréer, etc. »

Ce moyen ne m'avait donc pas mieux réussi. Mais si H... dissimulait en paroles avec habileté, il se trahissait par certains actes caractéristiques. Je me décidai, à bout de ressources, à lui en parler et je reçus de lui à ce propos cette curieuse réplique :

« Monsieur, je viens par ces lignes répondre à ce que vous avancez pour affirmer la valeur de votre certificat, que je dis moi, sans valeur. Vous vous dites autorisé à affirmer que j'entends encore des voix imaginaires par ce que : 1° j'ai du coton dans les oreilles ; 2° j'ai le chapeau de côté ; 3° je crache.

» 1° Si j'ai du coton dans les oreilles, c'est M. Pons, votre prédécesseur, qui me l'a fait mettre. Bien après mon arrivée ici, j'ai eu de forts maux de dents, mes joues s'en sont enflées et M. Pons a dit au garçon : « Donnez-lui du coton pour se garantir les joues et les oreilles. » Et le surveillant en chef qui était à côté de lui et qui, comme tant d'autres qui ne sont pas hallucinés pour cela, a du coton, m'a dit : « Faites comme moi. » Je l'ai mis et ne l'ai plus levé. Vous voyez donc que votre première singulière observation n'est pas.

fondée. Pour mieux vous le démontrer, je vous ferai la supposition suivante : supposons qu'au lieu d'avoir mis le coton d'après les ordres de M. Pons — ce que vous ne croiriez pas, car vous savez qu'ici on ne donne rien sans les ordres du médecin, pas même un verre d'eau tiède au moment voulu — mais supposons que j'aie pu me mettre par moi-même du coton dans les oreilles, je l'aurais mis pour mal aux oreilles. Or, je vous le demande, le mal d'oreilles a-t-il jamais fait entendre quelqu'un ? Quant à moi je dis : il m'occasionnerait de la surdité, me donnerait des bourdonnements, m'empêcherait d'entendre et ne me ferait pas entendre. Si j'avais mis, comme vous le dites, du coton pour m'empêcher d'entendre des voix imaginaires, je l'aurais mis soit dehors soit ici au moment où je disais que j'entendais, mais pas juste au moment où j'ai eu mal aux dents, enflure aux joues. Du reste, il y a plus de huit jours, j'ai enlevé ce fameux coton qui vous a fait croire ce qui n'était pas. Vous voyez donc que vous n'êtes pas fondé dans votre première excuse.

» 2° Vous n'êtes pas plus fondé dans votre deuxième excuse, disant : Vous portez le chapeau de côté et cela pour vous empêcher d'entendre des voix imaginaires. Si j'ai porté mon chapeau de côté et le porte encore quelquefois, la faute en est — vous devez l'avoir remarqué sans bien y faire attention, sans quoi je n'aurais pas eu votre observation — à ce que j'avais un chapeau tellement grand qu'il me tombait jusque sur le nez et m'empêchait de voir. Qu'eussiez-vous fait à ma place, à moins de rester tête nue ? ce que j'ai fait, j'en suis sûr : vous l'eussiez porté de côté ou en arrière, tombant sur la nuque. Votre seconde excuse n'est donc pas fondée. Aujourd'hui, quoiqu'ayant un autre chapeau, il m'arrive encore quelquefois de le porter de côté par inattention ou par l'habitude prise à cause du vieux, mais cela n'est pas par besoin, et si au lieu d'avoir

un chapeau mou, j'avais un chapeau haute forme, cela ne serait plus, car je me sentirais gêné en le portant de côté. Du reste, je vous dirai, pour que vous soyez convaincu que cette seconde excuse est sans valeur, que si j'avais mis le chapeau de côté avec l'intention que vous m'attribuez, je l'aurais mis dès mon entrée ici.

» 3° J'admets, en y mettant de la bonne volonté, que vous cherchiez à excuser votre certificat par vos observations du coton et du chapeau, mais ce que je ne peux pas comprendre, c'est que vous cherchiez également à l'excuser en disant que vous croyez que je suis halluciné parce que je crache ; je vous assure bien que, malgré toute ma bonne volonté, je ne peux pas y arriver. Pour que vous ne fassiez pas une fausse imagination ou plutôt pour que vous ne continuiez pas à vous la faire, je vous dirai : si je crache, c'est que j'ai besoin de cracher, ce n'est pas par dégoût de la nourriture quoique souvent elle soit mal préparée et de mauvaise qualité : figues aux vers, noix pourries, etc. etc. Et ce qui le prouve, c'est que je crache la nuit comme aux heures des repas et dans le jour, et qu'il y a longtemps qu'on m'a mis un drap par terre dans la chambre pour qu'il n'y ait pas de crachats.

» Vous n'avez donc aucune excuse pour affirmer votre certificat et vous devez en conséquence me donner la liberté. En attendant votre réponse, veuillez agréer, etc. »

Pour mieux me convaincre, H... peu après, me remit une nouvelle note, d'autant plus intéressante qu'elle est basée sur ses observations à l'Asile.

« Monsieur, j'ai répondu aux raisons fantaisistes que vous avancez, pour affirmer la valeur de votre certificat, raisons qui aujourd'hui n'existent plus, comme si elles étaient sérieuses. J'aurais cru que vous vous seriez rendu à la justesse de mes réponses; tout autre

que vous l'eût fait, et que vous m'auriez dit : vous avez raison, je retire mon dire, vous n'êtes plus halluciné. Puisqu'il n'en est pas ainsi et que je n'ai pas ici le moyen de prouver, de vous démontrer que votre dire n'est pas fondé, je comble cette lacune par les raisons générales suivantes, provenant de ce que j'ai vu autour de moi, qui vous convaincront, j'en suis certain, de votre tort.

» Je vous les donne sous forme de question, en vous disant : Vous savez mieux que moi ce qu'est un halluciné ? C'est celui qui, contrairement à un fou qui croit être ce qui n'est pas, mais pourrait-être, croit à ce qui ne peut pas être. Or, je vous le demande, croyez-vous, qu'il y eut sur la terre, à moins que ce ne soit lui-même un halluciné à faire soigner, un individu capable d'assurer, de certifier qu'un homme est halluciné, lorsque cet homme dit qu'il ne croit à rien de surnaturel, qu'il ne croit qu'à ce qui peut être ? Vous me répondrez sûrement :

Celui qui ferait cela serait, comme vous le dites vous-même, malade, car pour pouvoir certifier l'hallucination, il faut que la chose qualifiée hallucination soit certifiée, soit dite par celui qui est atteint.

» Continuant, je vous dis : avez-vous jamais vu un halluciné capable de cacher son hallucination ? Vous me répondrez également : Non, car un halluciné ne peut être et ne peut feindre sur son hallucination, par la raison bien simple que c'est sa maladie et que s'il le pouvait, il ne serait pas halluciné ; tous les exemples que j'ai observés ici me donnent raison.

» Votre certificat sur moi étant : hallucinations de persécutions parce qu'il croit entendre des voix imaginaires, et moi répondant : Je certifie, j'affirme que je n'entends plus de voix imaginaires, que je ne crois à rien de surnaturel, à rien qu'à ce qui est démontré par la science, d'après ce qui précède, rien ne vous auto-

rise à me qualifier d'halluciné, tandis que je ne le suis pas.

» Répondez-moi, je vous prie, à ce qui précède en me l'appliquant, et selon ce qu'il en sera, ou je sortirai, ou je vous ferai juger sur votre réponse. Recevez etc. »

A partir du jour où j'avais appelé l'attention du malade sur certains de ses actes, à mon avis, probatifs de l'hallucination, il les avait cessés. Aussi, me remet-il, au bout de quelque temps, cette missive :

« Monsieur, vous devez être obligé de reconnaître aujourd'hui que les seules excuses de votre certificat, excuses que j'appelle « fantaisistes », que j'avais du coton dans les oreilles, que je mettais le chapeau de côté, que je crachais, sont sans valeur, car il y a plus d'un mois et demi que je n'ai plus le coton que M. Pons m'avait fait mettre, que je ne crache presque plus, et il y a aussi longtemps que je ne porte plus mon chapeau de côté, un autre moins large m'ayant été donné peu après notre conversation.

» Si vous aviez été dans le vrai, je m'en serais trouvé et m'en trouverais incommode, ce qui n'a pas été et n'est pas. Vous êtes donc sans excuses pour maintenir votre certificat et me détenir.

» Votre serviteur. »

H... maintint cette dissimulation avec la même habileté et la même tenacité jusqu'en 1888, c'est-à-dire durant un an. A cette époque, soit fatigue de ce rôle écrasant, soit certitude de l'inutilité de ses efforts, il se relâcha, sans avouer cependant, et invoqua d'autres raisons en faveur de sa sortie. Je donne cette dernière lettre pour montrer toute la souplesse et toutes les ressources de cet esprit, malade pourtant d'un délire incurable.

« Monsieur, je vous ai donné en faveur de ma sortie des raisons que des personnes plus autorisées que

vous, que mon gouvernement même, auraient trouvées convaincantes. N'étant pas parvenu à vous faire revenir de votre erreur et n'étant pas ici en pouvoir de le faire, je viens vous donner ci-dessous des raisons particulières, convaincantes, qui vous forceront à me laisser sortir.

» En admettant — quoique cela ne soit pas — la valeur de votre certificat libellé : hallucinations de persécution, comme il est ajouté à ces mots que j'admets — tout en ne les admettant pas — les mots : pouvant le rendre dangereux ; je viens les relever et vous dire : Si j'avais dû devenir dangereux, il y a assez longtemps que je suis enfermé pour qu'on ait pu en faire la remarque ; or, personne n'a jamais rien eu à dire. Si j'ai vu ici les garçons se saouler, faire du train, se battre entre eux, etc., moi j'ai beaucoup à me plaindre de n'avoir pas ce qu'il me fallait... J'ai eu beaucoup à souffrir. Tout autre à ma place, même parmi les personnes ayant beaucoup de bon sens, eût démontré son mécontentement d'une façon qui lui eût attiré des désagréments immérités, tandis que j'ai toujours su faire sentir toutes mes remarques sans que personne ait pu se plaindre, et j'ai la satisfaction d'avoir toujours eu beaucoup plus de bon sens que vos employés. Vous voyez donc, Monsieur le Docteur, qu'à cause de ce qui précède vous n'êtes pas fondé à dire de moi : il peut devenir dangereux. Or, comme par-devant témoin, on m'a dit à moi, on a dit à d'autres personnes que moi, que la seule cause autorisant à me détenir était qu'à cause de l'hallucination que vous avez constatée en moi, je pouvais devenir dangereux, en admettant même l'hallucination — que je n'admets pas — votre prétexte pour avoir le droit de me détenir (peut devenir dangereux) n'étant pas fondé, vous devez me laisser sortir.

» Continuant, je vous dis encore : vous devez me laisser sortir par cette autre raison, c'est que, en admettant — ce que je n'admets pas — la valeur de votre certificat, j'ai encore la chance qu'il ne me fasse pas idiot ou inconscient. Or, ici on est privé de la liberté, placé sous les verrous la nuit, parqué tout le jour dans une cour comme un animal, on a la société de fous idiots ou méchants et de gardiens qui sont vos inférieurs sous le rapport intellectuel et avec lesquels on ne peut pas sympathiser ; on mange en compagnie de malades ayant des humeurs dégoûtantes, crachant dans leurs assiettes ce qu'ils ont mangé et le remangeant après ; se faisant dessous et étant ainsi tout le temps du diner, etc., etc. Vous comprenez, Monsieur, puisque vous m'avez fait la grâce de me déclarer halluciné, mais de ne pas me faire idiot, qu'une pareille existence ne soit possible que pour un fou inconscient ou un idiot, mais qu'elle n'est pas tenable pour celui qui ne l'est pas, comme moi, qu'elle est faite pour l'abrutir. C'est pourquoi je vous redis : vous devez me laisser sortir.

» Vous le devez non seulement à cause de ce qui précède, mais encore, ce qui est la raison principale, parce que si, depuis cinq ans, je ne suis pas encore revenu ici de l'hallucination que vous voulez que j'aie, je n'en reviendrai pas ; je ne vois du moins aucune raison pour en revenir, tandis que dehors ce ne sera peut être pas la même chose, surtout que dehors, pour ce que vous avez constaté en moi, je n'avais jamais vu de docteurs libres et je veux le faire ; je suis certain d'arriver à un bon résultat ; c'est pourquoi vous devez me laisser sortir.

» Continuant, je vous dis encore : vous devez me laisser sortir et cela à cause de la raison impérieuse suivante : j'avais une bonne santé lorsque je suis venu ici. Le Dr Pons, après m'avoir passé la visite de la tête aux pieds, m'avoir bien entendu derrière le dos,

m'a dit : Vous avez un bon estomac, vous êtes solide. Depuis cette époque, je ne sais à quoi l'attribuer : au changement d'air, à l'agglomération, j'ai craché le sang, j'ai eu des pertes par le fondement, j'en ai uriné, la peau de mes bras s'est enlevée par pièces, j'ai pelé aux jambes, les poils m'ont tombé du corps sans revenir ce qu'ils étaient, mon tempérament a complètement changé; mes forces ont considérablement diminué, je suis continuellement comme un malade qui sortirait du lit, après une longue maladie, enfin, je ne mange pas comme je voudrais, et ce n'est pas par dégoût, par la crainte de quelque chose. Je ne fais que cracher. De tout cela, il en est résulté une telle différence dans ma corporence que mes pantalons qui m'étaient trop étroits tombent seuls; je peux les retirer complètement sans les déboutonner. C'est encore à cause de ce qui précède que je vous dis : vous devez me laisser sortir, parce que dehors je reviendrai facilement à avoir une bonne santé, tandis qu'ici je continuerai à la perdre et j'irai avant l'heure, peu à peu, bêtement à la tombe. Si je ne prévoyais votre réponse à ce qui précède par ce qui va suivre, vous me répondrez sûrement ou vous vous diriez à nous même : « Mon établissement est hôpital, on y recouvre la santé; on ne l'y perd pas et j'ai moi le titre de docteur. » Votre hôpital, Monsieur, est, ainsi que cela a été constaté par rapport des docteurs de la faculté et différentes notabilités, l'endroit le plus malsain de Marseille, hôpitaux compris; il y meurt proportionnellement plus de monde que partout ailleurs; quant à vous, Monsieur, vous devez savoir qu'il n'y a personne d'infailible. En conscience, vous ne pouvez pas me retenir dans votre établissement, puisque ma santé s'en va. Vous devez me laisser sortir, vous le devez d'autant plus que lorsque ma mère m'a réclamé, on lui a répondu : Ce ne sera rien; avec un peu de soins, l'hallucination qu'il a

passera et il sortira. L'hallucination a disparu et je suis fatigué.

» J'espère que pour toutes ces raisons, même en acceptant (ce qui n'est pas), que je suis toujours halluciné, vous me donnerez ma sortie. En vous priant d'excuser cette longue lettre.

» Votre serviteur »

Quelques jours après j'ai quitté Marseille. Je crois que, dégoûté du peu de succès de sa ruse, H. ne l'a pas renouvelée avec mon successeur, car voici la note que le Dr Rey m'a transmise sur ce malade : « Mêmes idées » délirantes de persécutions ; troubles de la sensibilité » générale ; refus d'aliments ; réclamations continuelles. »

Il nous est inutile d'insister sur cette observation, elle est une des plus typiques que nous puissions publier. Eugène H... a réponse à tout, explique tout, dit même la vérité, paraît-il, quand il parle du mauvais état hygiénique de l'asile dans lequel il est interné, et, cependant les certificats des médecins qui le soignent arrivent à la même conclusion : « La mise en liberté ne » doit pas être accordée. »

L'observation suivante due également à M. Marandon de Montyel prouve combien, souvent, il est difficile à des personnes intelligentes, ou au moins qui par suite de la situation qu'elles occupent peuvent être considérées comme telles, combien il est difficile, disons nous, à ces personnes, de ne pas croire aux protestations de dissimulateurs habiles. Nous allons voir en effet, qu'un chef de division, un secrétaire général de préfecture et même un préfet, ont, pour un moment

au moins, été convaincus du parfait équilibre cérébral d'une malade atteinte de délire systématisé à la 3^{me} période.

OBSERVATION XIII

(MARANDON DE VOMTYEL).

De la dissimulation (page 35).

Madame P..., épouse de M. B..., âgée d'une quarantaine d'années, héréditaire vésanique, fut isolée en 1880, dans un asile des Bouches-du-Rhône, sur la demande de son mari qui avait pris les devants, afin d'éviter une séquestration d'office. Femme d'une fonctionnaire de l'Algérie, madame B... était atteinte depuis de nombreuses années d'un délire de persécutions. Le mari avait supporté le mal en patience. Mais sa femme s'étant laissée aller à plusieurs reprises à des actes de violence, et même à des attentats contre diverses personnes, celles-ci avait menacé de porter plainte si la malade n'était pas séquestrée.

Dès le premier jour de son arrivée à l'Asile, Mme B... dissimula. Très bien élevée, très instruite, elle raconta avec beaucoup de mesure et de tact au médecin qu'elle était victime d'une séquestration arbitraire. A l'entendre, M. B. avait des habitudes d'intempérance; sous l'influence d'excès alcooliques, son caractère s'était aigri, ses sentiments perversis, et depuis 6 ans le ménage était devenu un enfer : injures, coups et blessures, adultères sous le toit conjugal, M. B... se serait rendu coupable de tous les méfaits conjugaux. Le portrait tracé par la malade était,

certes, des plus vilains; mais en réalité toutes ses accusations étaient possibles et il eût été facile de retrouver de par le monde, nombre de maris lui ressemblant. Au bout de quelques jours, la malade n'avait pas varié; d'une conduite irréprochable, elle se montrait bonne et distinguée. Le médecin demanda une enquête qui ne lui laissa aucun doute sur les méfaits de la dame et son délire des persécutions. M. B... était un parfait honnête homme. Muni de ces renseignements, il en fit part à la malade, qu'il interrogea de nouveau. Elle nia avec la même mesure et le même tact, eut explication à tout, maintint avec beaucoup de fermeté les accusations qu'elle avait portées, eut l'air de ne rien exagérer et ne laissa percer aucune conception vraiment délirante de persécutions; toutes ses récriminations concernaient son intérieur. Et il en fut ainsi pendant 6 ou 7 mois. Le médecin crut, avec raison, de son devoir de la garder sur les seules données de l'enquête.

Au bout de ce temps M^{me} B... s'évada. Accueillie à la préfecture de Marseille, elle charma, tout un après midi, par son esprit et sa bonne tenue, le chef de division, le secrétaire général et le préfet. Elle leur raconta avec un grand air de franchise et les accusations qu'elle portait contre son mari et celles de son mari contre elle, les discuta, et elle convainquit tout le personnel administratif de la parfaite santé de son intelligence. L'autorité s'émut et je reçus mission de me prononcer sur l'état mental de la plaignante,

Ma première heure d'entretien avec elle, si déjà à cette époque je n'avais été en garde contre la dissimulation, m'aurait moi aussi convaincu de la non existence de la folie. Sa conversation comme sa tenue ne m'avait révélé aucun trouble intellectuel. J'insistai longtemps encore, entrant en plein dans ses idées, et elle se décida à se confier, à me raconter, disait-elle,

ce qu'elle n'avait raconté à personne, depuis son arrivée en France, de peur d'être considérée comme folle et maintenue dans une maison de santé. Pourquoi cette confiance ? je ne sais ; est-ce à cause de mon rôle d'arbitre ? du temps considérable que je lui consacrai ? de l'intérêt que je lui témoignai ? choses qui parurent la flatter peut-être. Le certain est qu'elle m'étala des conceptions délirantes de persécutions et de grandeurs parfaitement systématisées. Un complot était ourdi contre elle par son mari, les maitresses de celui-ci, plusieurs officiers supérieurs ; et son confesseur à elle, entre autres scélératesses, avait raconté toutes ses confessions. Mais Dieu lui avait fait une grâce particulière, la grâce de la pénétration de la pensée. Une voix qui partait de la région précordiale lui murmurait à l'esprit les pensées d'autrui ; de même, le Seigneur, afin d'édifier le public sur la pureté et la grandeur de ses sentiments, permettait à chacun de lire dans son âme. A l'entendre, Dieu lui avait en outre confié des secrets importants qu'elle ne voulut pourtant pas me dévoiler, malgré mes plus vives instances, car elle ne pouvait trahir ses serments au Seigneur. Elle fut réintégrée sur mes conclusions.

Ainsi, voilà encore une malade, pour le moins à la 3^e période d'un délire systématisé, (car, autant qu'on peut en juger par une longue conversation, elle présentait déjà certains signes d'affaiblissement intellectuel), qui a dissimulé tout son délire, dans un but d'intérêt, durant de très longs mois.

OBSERVATION XIV

(PERSONNELLE.)

P... Hermance, 30 ans, couturière, mariée.

Préfecture de police. — 14 Juillet 1892.

Excitation maniaque d'origine alcoolique. — Hallucinations auditives et visuelles. — Idées délirantes de persécution. — Troubles de la sensibilité générale. — Propos déraisonnables. — Actes extravagants et dangereux. — A donné un coup de ciseaux à son mari. Prétend être délivrée de la tutelle de son mari qui l'a volée.

Signé: D^r A. LEGRAS.

Ste Anne. — Immédiat 15 juillet 1892.

Est atteinte de délire mélancolique avec hallucinations; idées de persécution. Excitation et violence. Tremblement des mains. Quelques excès de boissons.

Signé: D^r MAGNAN.

Vaucluse. — Immédiat 16 juillet 1892.

Est atteinte de délire mélancolique avec idées prédominantes de persécution et hallucinations de l'ouïe.

Plaintes contre une voisine qui l'a injuriée, qui a rendu son mari complice de ses persécutions; c'est pourquoi elle voulait demander le divorce.

Signé: D^r BOUDRIE.

Bulletin de santé du 17 octobre 1892.

Entrée pour cause de délire mélancolique avec idées prédominantes de persécution. Hallucinations de l'ouïe

et troubles sensoriels; cette malade est actuellement légèrement améliorée. Les idées délirantes sont moins actives, mais elles n'ont pas complètement disparues; elles sont dissimulées.

Signé : D^r BOUDRIE.

Depuis, cinq ou six ans, P... se plaignait sans cesse des locataires de la maison dans laquelle elle habitait; puis, elle en vint à accuser son mari de s'entendre avec les locataires. Dans la rue, elle lui disait : « Tu te tiens » mal, tu me montres au doigt. » elle le menaçait; un jour elle a voulu lui donner des coups de ciseaux, parce qu'il avait fait venir exprès, disait-elle, des chanteurs dans la cour, alors qu'elle avait la migraine. Elle l'accusait de donner tout ce qui était à elle. Jalousie morbide. On lui volait sa pensée, son mari répétait tout ce qui se passait entre eux.

L'eau qu'elle prenait à la fontaine qui était dans son logement, altérait et brûlait tout, elle sentait le fer; quand les employés du service des eaux sont venus, sur sa demande, pour se rendre compte du bien fondé de ses plaintes, elle a entendu des femmes dire « nous » sommes pris »; son mari était encore mêlé à cette affaire.

La malade croit à la réalité de l'hallucination que nous venons de citer. — Elle croit que son mari a été méchant vis-à-vis d'elle, elle refuse de le voir; mais elle nie absolument avoir voulu lui donner des coups de ciseaux ou lui avoir fait des menaces. « C'est ma- » chinalement, dit-elle, qu'elle a pris des ciseaux dans » sa main; tout au plus, ajoute-t-elle, aurais-je voulu » faire peur à mon mari. »

Elle refuse absolument de voir ce dernier, « je le » verrai, dit-elle, quand il demandera ma sortie. »

Cette dernière parole paraîtrait prouver l'existence d'une atténuation du langage que tenait la malade il y

a quelque temps. Elle déclarait en effet, que jamais elle ne voudrait revoir son mari, et que si elle sortait, elle ne retournerait plus avec lui. Elle ajoutait que l'on pouvait lui donner sa liberté puisqu'elle affirmait qu'elle ne le reverrait plus.

Il est facile d'être fixé sur ce dernier point, car, il y a quelque temps, elle a insulté son mari qui venait la voir et elle a voulu s'élancer sur lui. On a dû la faire rentrer au quartier. Ce sont ces mouvements irréfléchis qui, souvent, viennent fixer définitivement le médecin sur l'état d'un malade. Il est bien évident que si l'on pouvait mettre en présence un persécuté et son persécuteur, on serait vite fixé, dans bien des cas, sur la situation dans laquelle se trouve l'aliéné ; mais pour des raisons qu'il n'est nul besoin de donner, ce moyen est impraticable.

Nous ajouterons, au sujet de P..., que son état s'est aggravé ; actuellement, elle croit devoir se charger de la police du quartier dans lequel elle se trouve ; elle rapporte au Médecin en chef ou à nous, les manquements au service qui ont été commis, ou qu'elle croit avoir été commis. De plus, elle a toujours des hallucinations de l'ouïe ; mais ces hallucinations dénotent l'apparition d'idées de grandeur dont on pouvait soupçonner l'existence par son attitude dans le quartier où elle se trouve. « Je suis accusée, dit-elle, » d'avoir été le soir à la gare St-Lazare pour raccrocher des hommes, et *on me dit que pour cela je mettais de fort belles toilettes.* »

Cette malade est donc au début de la troisième période du délire systématisé.

Si, dans les premiers certificats qui la concernent, il paraît y avoir eu hésitation à porter le diagnostic de délire chronique, il ne peut plus, selon nous, y avoir d'hésitation aujourd'hui sur ce point.

Nous croyons inutile d'ajouter que P... ne doit pas

être mise en liberté. Déjà, au mois d'octobre, sur un bulletin de santé, notre Chef, M. le D^r Boudrie, ne parlait pas de mise en liberté, et constatait que les idées délirantes étaient dissimulées. Son opinion n'a pas changé depuis ce moment.

OBSERVATION XV

(PERSONNELLE.)

Sc... Marie, 56 ans, sans profession.

Placement volontaire. — 5 Janvier 1891:

Je soussigné D^r en médecine, certifie que M^{me} Sc... est atteinte de délire de persécution et de délire hypochondriaque. — Elle a des hallucinations du goût, de l'odorat, de l'ouïe et de la sensibilité générale. Elle me paraît dangereuse pour elle et pour les autres.

D^r WUILLAMIE.

Ste-Anne. — Immédiat du 6 Janvier 1891.

Idées de persécution et hypochondriaques. Jalousie morbide. « Pour avoir des maîtresses, son mari cherche à se débarrasser d'elle et à l'empoisonner. » Elle demande à faire analyser ses aliments. Hallucinations de l'ouïe, de l'odorat et du goût. Systématisation du délire.

Signé : D^r ROUILLARD.

Quinzaine. — du 20 Janvier 1891.

Idées de persécution systématisées. Jalousie morbide. Toujours très hallucinée.

A maintenir.

Signé : D^r ROUILLARD.

Vaucluse. — Immédiat du 26 Août 1891.

Est atteinte d'idées systématisées de persécution avec craintes d'empoisonnement. « Son fils et son » mari veulent se débarrasser d'elle, ils ont mis du » poison dans ses aliments. » Hallucinations de l'ouïe passagères.

D^r SÉRIEUX.

Quinzaine. — 9 Septembre 1891.

Délire de persécution. — Interprétations délirantes — Craintes d'empoisonnement. — Hallucinations de l'ouïe par intervalles. — Se grattait la peau avec un couteau pour en retirer des cristaux empoisonnés. — Réactions violentes.

A maintenir.

Signé : D. BOUDRIE.

Ainsi que le portent les certificats, Sc... accuse son mari de l'avoir fait renfermer pour se débarrasser d'elle parce qu'il avait des maitresses ; il a, de plus, tourné son fils contre elle.

Quand nous l'avons interrogée, il y a quelques mois, elle a nié énergiquement avoir commis une violence quelconque envers son mari, mais elle se bornait à nier sans donner aucune explication. Si elle sortait, elle retournerait, disait-elle, avec son mari, mais ne serait plus sa femme. Elle reverrait peut-être son fils afin de n'être pas séparée tout à fait de ses petits-enfants. Quant aux tentatives d'empoisonnement faites sur elle, elle n'en voulait pas parler. C'est tout ce que nous avons pu alors obtenir d'elle.

A plusieurs reprises, nous avons voulu nous entre-

tenir avec cette malade, et elle s'est pendant très longtemps montrée des plus réservée. Enfin, dans un dernier interrogatoire, après nous avoir répété les accusations qu'elle porte contre son mari, elle dit : « le » plus simple de tout serait de me faire sortir, je » m'arrangerais alors avec mon mari ; après tout, il » s'agit entre nous d'affaires de ménage qui ne regardent que moi ; si je m'en allais d'ici, je chercherais » à me caser et à laisser mon mari libre. Je sais » bien qu'on ne veut pas me donner ma liberté parce » qu'on m'accuse d'avoir voulu tuer mon mari ; mais » cela n'est pas. Je me suis bornée à prendre une » toute petite épée qu'il avait fabriquée, et à lui dire : » J'avais envie cette nuit de nous tuer tous les deux » avec cela. D'ailleurs je ne pensais pas ce que je disais. Il m'aurait été bien impossible de faire du » mal avec cette épée, qui est un véritable jouet.

» Est-ce que je n'avais pas à ma disposition, chez moi, des rasoirs ou des couteaux ? Est-ce que je ne m'en serais pas servi si j'avais voulu frapper mon mari ? Or, je ne l'ai pas fait ; donc, l'accusation est » ridicule et doit tomber d'elle-même. On me reproche » aussi d'avoir dit que je voulais me tuer ; est-ce qu'on aurait pu m'en empêcher ? est-ce qu'on pourrait » m'en empêcher encore si je le voulais ? Donc, ayant » eu depuis longtemps la possibilité de tuer mon mari, et ne l'ayant pas fait, n'ayant non plus jamais » tenté de me suicider, quoique cela me fût facile, il » me semble évident que je ne suis pas aliénée et que » ma place n'est pas ici. »

Il est inutile d'ajouter qu'elle nie toutes ses hallucinations ; et si nous nous rapportons aux certificats, on voit quel chemin a fait cette malade depuis son entrée à Ste-Anne (6 janvier 1891.) Après avoir

porté les accusations les plus graves contre les siens, elle s'est aperçue que ces accusations formaient un motif suffisant pour qu'on la retienne dans un asile. Elle s'est aperçue de même, que les menaces qu'elle a faites à son mari, menaces qui ont manqué d'être suivies d'effet, d'après les renseignements donnés par sa famille, constituaient une raison plus forte encore pour qu'elle fût maintenue dans un établissement spécial; aussi se défend-elle avec une certaine habileté. Mais, il y a peu de temps elle s'est précipitée sur son mari, qu'elle a frappé et auquel elle voulait crever les yeux.

Nous concluons, bien entendu, au maintien de cette malade, d'autant plus que les idées qui l'ont conduite à vouloir se venger de son mari sont de plus en plus ancrées dans son esprit. Donner l'exeat à cette femme serait vouloir exposer la vie de celui qu'elle accuse.

Nous allons maintenant rapporter une observation qui nous paraît d'autant plus intéressante que la sortie du malade a été ordonnée par le Parquet après les hésitations bien justifiées des médecins traitants.

OBSERVATION XVI

(PERSONNELLE.)

B... 30 ans, comptable.

Préfecture. — 12 Février 1892. — Certificat médical.

Dégénérescence mentale avec idées de persécution. — Interprétations imaginaires. — Excitation par intervalles. Se croit victime d'un de ses chefs, chez lequel il se serait rendu il y a peu de jours à différentes reprises, déclarant ne pas vouloir l'assassiner, mais déclarant être prêt à déposer une plainte contre lui.

Début des accidents, 6 ans.

Ste-Anne. — Immédiat du 13 Février 1892.

Est atteint de dégénérescence mentale avec illusions et hallucinations; idées de persécution, excitation passagère.

Signé : D^r MAGNAN.

Vaucluse. — Quinzaine du 28 Février 1892.

Pour cause de dégénérescence mentale avec idées de persécution; est sensiblement amélioré au point de vue des idées de persécution constituant le caractère prédominant de son aliénation mentale, mais reste encore mélancolique et convaincu qu'il a été victime de persécution, dont il ne sait plus préciser la nature ni désigner les auteurs. Ce malade est vivement réclamé par son père et sa mère qui m'ont promis formellement et par écrit de le soustraire à l'influence du milieu où le délire s'est développé et de l'envoyer chez des parents en Auvergne.

Signé : D^r BOUDRIE.

Vaucluse. — 14 Février. — Certificat immédiat.

Est atteint de dégénérescence mentale avec idées de persécution. Se plaint très vivement d'être persécuté par les employés de son administration, par son père, par sa famille. Hallucinations de l'ouïe au cours desquelles il entend des voix lui dire des injures, lui faire des menaces, etc.

Signé : D^r BOUDRIE.

B.... est entré en 1877 dans un des ministères. Jusqu'en 1886, rien d'anormal n'est à remarquer dans son état. A partir du mois de février de cette année, nous dit-il; « on lui cherchait des misères sourdes, on » l'agaçait par mille coups d'épingles; s'il arrivait en » retard, on lui faisait des reproches, alors qu'on n'en » faisait pas aux autres, pour son travail c'était la » même chose; ses camarades le traitaient de sans- » cœur, de bon à rien; mais, ajoute-t-il, on ne me » disait pas cela franchement, je l'entendais dire, » puis si je cherchais à voir qui avait parlé, je ne le » pouvais, car mes collègues paraissaient appliqués à » leur travail. »

Il croyait qu'on l'espionnait, parce que ses camarades lui di-aient parfois : on vous a vu à tel ou tel endroit. Il ne pouvait, bien entendu, s'expliquer la cause de ces faits. Comme il était entré au ministère sur la recommandation d'un fonctionnaire attaché à ce ministère, il va se plaindre à son protecteur. Ce dernier l'engage au calme et lui dit de ne pas faire attention à ce qu'il croyait certainement être de simples plaisanteries de bureau.

Six à sept mois se passent encore, et B... se demande « qui peut être cause de ces persécutions ». Ses collègues lui parlaient constamment de mariage, lui

demandaient s'il ne se marierait jamais, et semblaient se moquer de lui à ce sujet. — Alors il se souvient que M. X... avec l'aide duquel il était entré au ministère, avait dit à son père quelque temps auparavant, qu'il serait bon de songer à le marier, et il soupçonne cette personne « de s'occuper de son existence et de vouloir « le marier avec sa fille, fille, dit-il, illégitime. » Comme cette demoiselle, d'après B..., devait trouver difficilement un mari, étant donné sa situation, c'était lui qu'on avait choisi ; il ne se montrait que peu flatté de cette attention. A ses collègues, il répondait qu'il était trop jeune pour se marier et que d'ailleurs il ne le voulait pas.

A cette époque, il croit s'apercevoir que M. X.. le reçoit froidement quand il se rend auprès de lui. D'un autre côté, les persécutions se calment un peu, mais on le met en quarantaine. Enfin il change de service et n'a plus les travaux supplémentaires qu'on lui accordait. Ses soupçons contre M. X... ne font que s'accroître et il le rend responsable de tous ses ennuis. Il est persuadé qu'on a averti ce monsieur qu'il ne veut pas entendre parler de mariage, et que M. X..., blessé de ce refus, ne pouvant mettre ses projets à exécution, se tourne contre lui et excite ceux qui l'entourent à lui faire du mal. Il n'est pas bien vu, on se montre froid vis à vis de lui, on le plaisante toujours au sujet du mariage. (Nous sommes alors en 1890-91.) C'est alors qu'il écrit à M. X... Il l'accuse de ruses et d'intrigues « je ne perds pas le nord » lui dit-il, « je » crois superflu de vous en dire d'avantage ». Dans une seconde lettre, il s'exprime ainsi : « je vous engage à » laisser de côté cette vilaine chose qui pourrait vous » attirer les désagréments qui frappent les maître » chanteurs. » Enfin, dans une 3^e lettre, il écrit : « que » vous veniez à réussir, il vous en cuirait certainement. »

Puis il porte une plainte au Ministre contre M. X... Dans cette plainte, il demande qu'une enquête soit faite sur la conduite de X... « Cet homme, dit-il, aurait été l'auteur ou le complice d'une chose tellement grave qu'elle ne saurait passer sous silence ».

(Dans son accusation, il embrasse son père et un médecin, qui, dit-il, l'a soigné longtemps pour une maladie grave). Il s'exprime ainsi :

« Se basant sur cet état de santé, et mon avenir leur paraissant plus qu'incertain, ces personnes, *croyant me rendre service*, auraient de leur propre autorité, résolu de briser ma destinée, au moyen d'une hallucination dont le résultat devrait être décisif.

» Sous l'empire de cette hallucination, des paroles dangereuses auraient été prononcées, à la suite desquelles je subis depuis près de 5 ans 1/2 une vengeance dont le sieur L... est le principal instigateur.

» Voici ce qui s'est passé. Etant en consultation chez le Docteur M... au mois de mars 1886, ce dernier me demanda à plusieurs reprises, si *j'étais impressionnable*. Jusque-là rien d'extraordinaire.

» Un mois plus tard, le 25 avril 1886, mon père me cherchait une querelle sans raison, et le lendemain matin, à peine éveillé et sans que je lui eusse adressé la parole, il me fit une prédiction qui se réalisait quatre mois plus tard, en septembre.

» Pendant le même temps, j'endurai dans l'administration des persécutions qui étaient l'œuvre du sieur L..., et qui se traduisirent de mai à juillet par une série de déménagements qui me coûtèrent beaucoup d'argent. Puis à ces persécutions succédèrent des violences jusqu'au jour où je fus la proie d'une hallucination, c'est-à-dire que poussé par une force inconnue, j'expliquai une histoire dangereuse *que mon père m'avait racontée*; et ce qui est singulier, c'est

que cette histoire reflétait exactement ses sentiments. Si étranges que vous paraissent ces faits, j'en garantis l'exactitude. Il suffit de rapprocher les paroles du D^r M..., de mon père et la conduite du sieur L... pour expliquer le fait.

Si ces personnes'obstinent à nier pour une raison quelconque, vous pouvez, en désespoir de cause, interroger habilement une autre personne qui en sait long sur cette affaire, M. L., rue....

Les trois personnes dont je vous parle se seraient livrées sur moi à un assassinat moral.

Les crimes de cette nature se commettent rarement et sont encore plus rarement connus, parce qu'ils sont consommés dans l'ombre.

« Jedemande qu'une enquête soit ouverte contre le sieur L... qui a pris une part active à cet attentat criminel, dont j'ai été à la fois l'instrument et la victime. »

Comme aucune suite n'était donné à sa plainte, B... se rend chez son persécuteur et lui reproche sa conduite en termes si violents, qu'il est chassé et que ordre est donné au concierge de ne plus le recevoir s'il revient, ce que d'ailleurs il a fait quelques jours après.

Au Ministère, où on est informé de ces faits, on le fait examiner par un médecin de l'administration et il est conduit à l'infirmerie spéciale du dépôt.

Quand nous interrogeons B..., dans le courant de septembre 1892, il nous raconte son histoire avec beaucoup de calme, puis il nous dit : « ma tête à travers » vaillé plus qu'il n'aurait fallu ; je suis très probablement dans l'erreur ; M. X.... a des relations très élevées et aurait songé à un autre que moi pour être le mari de sa fille ; je n'ai, d'ailleurs, eu à ce sujet que des soupçons. — Quant aux lettres que j'ai écrites, *elles ne contenaient aucune injure ni aucune menace* ; je priais seulement M. X. de me laisser tranquille et de ne plus s'occuper de moi ; de mon

» côté, je n'ai pas de raison de m'occuper de lui. Si
» je le rencontrais, je l'évitais, quand ça ne serait
» que pour ne pas m'exposer à rentrer dans ces mai-
» sons. Ma position au ministère est brisée, je de-
» mande à me chercher un autre travail. Je me rends
» compte aussi que je n'ai pas été insulté par mes
» collègues et que je devais être malade quand il m'a
» semblé entendre des injures. On peut me laisser
» sortir de l'Asile, on n'a rien à craindre de moi.
» Si je rencontre M. L..., je ne lui adresserai pas la
» parole, je ne le regarderai même pas. »

Nous remarquons, dans cette observation, que le malade nie avoir fait des menaces à son persécuteur, se défend de lui vouloir du mal et prétend reconnaître l'existence d'hallucinations auditives qu'il aurait eues quand il entendait ses collègues parler mal de lui.

Il est bien évident que nous doutons fort de sa sincérité.

Nous n'avons pas, d'ailleurs, été le seul à conserver des doutes à cet égard, puisque les chefs de service ont refusé de signer la sortie du malade, ou ne consentaient à l'accorder que si B... était, ainsi que le promettait sa famille, éloigné de Paris.

Ainsi, dans un certificat de situation en date du 5 mars 1892, M. le D^r Boudrie s'exprime ainsi :

Après avoir pris connaissance des pièces très instructives du dossier que M. le Préfet de police a bien voulu me communiquer, et notamment des lettres écrites par le malade témoignant d'un délire de persécution systématisé, très actif, déjà ancien et arrivé à la période de réaction contre un des persécuteurs imaginaires, je considère cette amélioration comme trop insuffisante, trop précaire et peut être même trop passagère pour que je puisse maintenir ma proposition de sortie. Pour ces motifs et à raison de la forme de

l'aliénation mentale qui porte les malades de cette catégorie à commettre des actes de violence envers leurs persécuteurs imaginaires, à raison des menaces que B... a écrites ou proférées et qui peuvent se renouveler sous l'influence de conceptions délirantes présentement atténuées mais non disparues, j'estime que le dit B... doit être maintenu en traitement dans un asile d'aliénés.

Le 2 mai, en réponse à une demande de nouveau certificat faite par la Préfecture de Police, M. le D^r Boudrie, après interrogatoire du malade, écrivait :

« Mais étant donné d'une part la tendance que le malade a paru présenter à la réaction contre ses persécuteurs, c'est-à-dire à devenir un persécuté persécuteur, d'autre part la difficulté que présenterait la surveillance de M. B..., au cas où de nouvelles conceptions délirantes donneraient un nouvel essor à ses idées de réaction active contre son persécuteur, et considérant qu'on ne saurait être trop prudent à l'égard d'une catégories d'aliénés dont les conceptions délirantes sont à tel point préjudiciables à la sécurité d'autrui ; dans ces conditions, j'estime qu'il y a lieu d'ajourner pour quelques mois la décision de sortie prise à l'égard de B..., période de temps pendant laquelle la guérison deviendrait plus complète ».

Signé : D^r BOUDRIE.

Le 10 mai, M. le docteur Kéraval délivrait le certificat suivant :

Persiste à croire que M. L... après l'avoir protégé, a voulu lui nuire, et, qu'ayant arrêté son avancement, il le faisait insulter dans ses bureaux. Il en a longtemps cherché le motif et il a découvert que M. L... voulait lui faire épouser sa parente (probablement sa fille) et que c'était là un attentat à la liberté individuelle.

Grandes réticences.

Signé : D^r KÉRAVAL.

Le 26 juin, après des demandes réitérées faites par les parents pour obtenir la liberté de leur fils, nouveau certificat de M. le D^r KÉRAVAL ainsi conçu :

Instantment réclamé par ses parents, qui veulent l'emmener en Savoie, l'y garder et l'y veiller avec un soin jaloux. Présente des idées de persécution incohérentes, absurdes et fort atténuées; il a découvert que si l'on nuisait à son avancement, c'était pour lui faire épouser la parente de la personne qui après l'avoir protégé voulait lui nuire; cette fin de délire porte l'empreinte de la débilité mentale du jeune homme qui ici est très doux, très facile à diriger. Ses parents engagent leur responsabilité et veulent le prendre à toute force pour le changer de milieu.

Signé : D^r KÉRAVAL

En juillet, M. le médecin-inspecteur Briand constatait que B... ne saurait être rendu à la vie commune sans crainte pour la sécurité d'autrui.

Le 1^{er} septembre, nouveau certificat de M. le D^r Kéval.

Est atteint de débilité mentale. C'est un faible d'esprit qui a été conduit ici parce qu'il se croyait persécuté par son chef de bureau; ses idées délirantes étaient marquées du sceau de sa faiblesse d'esprit.

Elles se sont atténuées à ce point, que plusieurs fois nous avons proposé sa sortie sur la responsabilité de ses parents qui le réclament avec instance et qui ont formé le projet de l'éloigner définitivement de Paris.— Et ce changement de milieu n'a pas été accepté par les autorités.

Signé : D^r KÉRAVAL.

On voit quelle hésitation ont apporté nos maîtres à faire sortir B..., même quand ils ont jugé que les idées de persécutions étaient atténuées ; ils n'admettaient la mise en liberté du malade que s'il était amené loin de Paris par sa famille.

On conçoit combien cette hésitation était justifiée, et combien étaient utiles les conditions posées par les médecins pour la sortie.

Mais B... avait écrit au Procureur de la République. Ce dernier conclut, après interrogatoire, à la sortie du malade. Cette intervention de l'autorité a mis fin aux hésitations bien compréhensibles de nos Maîtres, mais a certainement fort peu rassuré M. L..., s'il a eu connaissance de la mise en liberté de son persécuté-persécuteur. On nous répondra que B... a dû être conduit en Suisse ; mais on est tellement habitué, dans les asiles, à rencontrer à Paris ceux qui doivent être à l'étranger, que l'on n'accorde qu'une médiocre confiance aux promesses des malades ou de leurs parents quand ils disent devoir éloigner les leurs de l'endroit où se trouvent leurs prétendus persécuteurs. Nous ne pouvons que répéter au sujet de B... ce que nous avons dit au début de notre thèse. — Il nous paraît tout à fait regrettable que des magistrats, quels que soient d'ailleurs leur savoir et leur talent, décident seuls, sans le secours d'un médecin expert, de la mise en liberté, ou du maintien dans un Asile d'un individu.

Faire sortir un malade comme B... sans s'assurer que toutes les précautions sont prises pour l'empêcher

de nuire, constitue à nos yeux une imprudence que tout le respect que nous avons pour la justice ne peut nous empêcher de blâmer.

Nous croyons, en effet, que B... est un délirant chronique qui peut être dangereux.

OBSERVATION XVII

Nous avons terminé notre thèse, quand M^r le D^r Legrain, médecin en chef du Pensionnat de l'Asile de Ville-Evrard, nous a communiqué le fait suivant, que nous nous reprocherions de ne pas citer.

Une de ses malades, atteinte de délire chronique, lui dit, il y a quelques jours, au moment de la visite : « Je me sens fatiguée, et je vous serai très reconnaissante, Docteur, si vous vouliez bien demander à M^{me}..... qui est au pavillon n^o..... de m'envoyer un peu de vin de Chypre. Je sais qu'elle en a, et en boire me fera du bien. »

M^r Legrain, ne voyant dans cette demande rien d'extraordinaire, fit ce que désirait la malade. Mais, à peine avait-il prononcé les mots : « vin de Chypre », que M^{me}..... s'emporta, et lui fit une scène violente. Étonné, à juste titre, de cet étrange accueil, il en fit part à la personne dont il avait bien voulu faire la commission. Cette dernière lui déclara alors nettement qu'elle l'avait prié de demander à M^{me}..... le vin en question, parce qu'elle pensait lui faire ainsi arriver malheur.

En effet, M^{me}..... avait raconté, un jour, devant sa compagne, que, soignant, il y a quelques années, une

personne à laquelle du vin de Chypre avait été prescrit, elle avait trouvé bon de boire elle-même ce vin. Au cours d'une discussion, quelque temps après, l'autre malade lui reprocha cette indécatesse, M^{me}....., qui travaillait, se précipita sur elle, et voulut lui donner des coups de ciseaux.

Se souvenant de cela, la malade dont nous parlons, qui a voué au D^r Legrain une haine implacable, et qui ne cherche qu'un moyen de lui nuire, l'a prié de demander à M^{me}..... du vin de Chypre.

Ainsi qu'elle l'a avoué elle-même, elle savait qu'au moment où le D^r Legrain passerait dans le pavillon qu'occupe M^{me}....., cette dernière serait en train de travailler, et elle pensait qu'il arriverait au chef de service ce qui lui était arrivé à elle-même. Elle espérait qu'un coup de ciseaux la débarrasserait de son ennemi, ou le blesserait grièvement. Sa déception a été grande quand elle a vu que son plan avait échoué. « J'espérais ne plus vous revoir », a-t-elle dit à son médecin, auquel elle a, d'ailleurs, raconté l'histoire que nous venons de rapporter, au sujet du vin qu'elle faisait semblant de désirer.

Cette malade, atteinte d'un genre incurable d'aliénation a donc fait preuve d'un machiavélisme extraordinaire. Certainement, elle a réfléchi longtemps pour arriver à combiner un plan si habilement et si méchamment dressé. On ne peut le nier, ni intelligence, ni logique n'ont manqué à cette malheureuse, et c'est à un véritable hasard que M. le D^r Legrain doit d'avoir échappé à un danger des plus sérieux.

Nous ne pouvons mieux terminer ce chapitre de notre thèse qu'en citant quelques observations dues à M. le D^r Victor Parant et à M. Marandon de Montyel.

On verra à quels résultats désastreux peut aboutir

la trop grande confiance dans les protestations des aliénés, et combien il faut être prudent avant de laisser sortir des asiles certains des malheureux qui y sont renfermés.

OBSERVATION XVIII

(V. PARANT).

Nous avons soigné un autre malade qui, par défiance également, dissimulait. Nous employâmes avec lui un moyen analogue aux moyens indiqués par Pinel. Mal nous en prit, et nous avons failli être victime de ce terrible dissimulateur.

C'était un nommé J. C... qui nous fut confié en 1876. Il était halluciné et avait des idées de persécution. Il croyait sentir partout des odeurs nauséuses ; il entendait des bruits terribles. Il était sous le coup d'une terreur continuelle, croyant qu'il était condamné à mort et que son supplice était tout préparé. Pendant les huit premiers jours de son séjour dans la maison de santé, il ne manifesta rien de ses conceptions délirantes.

Sa maladie n'était appréciable que par son air défiant, préoccupé, inquiet, et par une insomnie persistante. Au bout de ce temps, comme les diverses conversations que nous avons eues avec lui dans différentes conditions propres à gagner sa confiance ne l'avaient point amené à nous dévoiler son délire, nous eumes l'idée de le conduire au billard, et de voir si tout en faisant une partie, quelque incident n'amé-

nerait pas des confidences que rien n'avait pu provoquer jusqu'alors. A cette époque, nous étions encore un peu novice dans la pratique des maladies mentales; ce qui nous manquait surtout, c'était moins la connaissance des maladies que la connaissance des malades; nous n'étions pas assez défiant à leur égard. Pour mettre plus à l'aise celui avec lequel nous nous trouvions en ce moment, nous avons la malheureuse idée d'enjoindre au domestique chargé de lui de rester hors du billard et nous engageons la partie. Tout paraît aller bien pendant quelques minutes. Mais voilà que subitement nous sentons un violent coup sur la tête. Nous ne nous rendons aucun compte de ce qui nous arrive, croyant qu'une partie du plafond s'est détachée. Un second coup suit de près. A ce moment, nous perdons connaissance et nous n'avons su le reste que par le récit du domestique et d'autres personnes venues à notre secours.

M. J. H... ayant saisi sa queue de billard par le petit bout, nous en avait asséné par le gros bout deux coups formidables. On se jeta sur lui; on eut grand'peine à le maîtriser, tant il était exalté.

Depuis ce moment, et pendant plusieurs semaines, le malade resta exalté et ne dissimula plus son délire. Ce qui l'avait porté à un attentat contre nous, c'est qu'il s'imaginait que les bains que nous lui prescrivions contenaient du vitriol, et qu'ils lui causaient des impressions fort douloureuses.

M. J. H... parut s'améliorer par la suite, et sa famille essaya de le faire rentrer chez lui. Mais son amélioration était assurément plus apparente que réelle, et tenait peut-être encore à une nouvelle dissimulation, comme la suite nous le prouva.

OBSERVATION XIX

(MARANDON DE MONTYEL.)

Victor X..., trente deux ans, célibataire, propriétaire cultivateur, entré le 4 décembre 187...., fils d'un père aliéné qui s'est suicidé dans le cours d'une hypémanie aiguë. D'après les renseignements fournis par sa mère, il avait toujours été très intelligent, mais d'un caractère sombre, méfiant et susceptible. Il est certain qu'il passait dans le pays pour un paysan madré et réussissait dans ses affaires. Il avait 29 ans quand son père se pendit; il en fut très affecté. A la majorité de son fils, celui-ci, par testament olographe déposé chez le notaire, l'avait institué son légataire universel et avait ainsi déshérité sa femme épousée sans dot, par amour, qu'il accusait à tort ou à raison de l'avoir trompé. Victor garda sa mère avec lui. Un an après, à trente ans, il devint plus sombre, plus méfiant, il se plaignit que cette dernière lui en voulait à cause du testament et chuchotait contre lui avec ses voisins. Six mois après il prétendit ouvertement que sa mère cherchait à l'empoisonner. Il fit à la pauvre femme des scènes et des menaces telles, qu'effrayée, elle se réfugia chez une parente. Après ce départ Victor parut se calmer, mais quelques mois après il renouvela ses accusations, puis à maintes reprises il alla trouver sa mère pour lui reprocher de le faire insulter par les voisins et mettre dans ses aliments, par les domestiques, des substances toxiques. A partir de ce moment il ne garda personne près de lui et il prépara lui même sa nourriture. Enfin, le 2 novembre,

tandis que M^{me} X. revenait, par un chemin peu fréquenté, du cimetière où elle avait été porter des fleurs sur la tombe de son mari, elle reçut de son fils un coup de fusil qui ne la blessa que légèrement. A la suite d'une courte expertise médico-légale, Victor X... fut séquestré comme atteint du délire des persécutions avec hallucinations de l'ouïe, du goût, de l'odorat et de la sensibilité générale.

Dans les premiers temps du séjour à l'Asile, l'amélioration déjà produite lors du départ de M^{me} X... de la ferme se renouvela. Victor, tout en soutenant avec énergie la réalité des faits justificatifs à ses yeux de sa tentative d'assassinat, se félicitait d'être dans l'établissement à l'abri des agissements criminels de son ennemie. Puis les perversions sensorielles revinrent et le malade affirma que les gardiens, gagnés par sa mère, recommençaient à le droguer. Il en fut ainsi pendant quinze mois environ. Et alors on vit cet aliéné, qui, même à cette époque où son délire était le plus accentué avait montré de l'esprit d'observation et mis au service de la maison ses grandes connaissances en agriculture, on le vit ne plus se plaindre d'être tourmenté, émettre des doutes sur la réalité du passé, puis reconnaître avoir été malade et enfin témoigner d'un retour complet des sentiments affectifs. Le médecin de l'Asile se douta d'une dissimulation, car Victor X... parfois se méfiait de ses aliments, ou brusquement détournait la tête comme à un appel ; s'aperçut-il que ces particularités éveillaient la méfiance ? Toujours est-il qu'elles disparurent à leur tour et plus rien ne révéla une ruse.

Un an s'écoula. Le malade, absolument sain d'esprit, en apparence, réclamait avec instance sa sortie. De même que M^{me} X... portait des fleurs sur la tombe de son mari qui l'avait déshéritée et traitée publiquement d'épouse adultère, de même elle n'avait gardé nulle

rancune au fils qui avait tenté de l'assassiner. Tant que l'aliéné avait témoigné contre elle de sentiments haineux et vindicatifs, elle s'était abstenue de le visiter, mais elle venait souvent prendre de ses nouvelles et écrivait plus souvent encore pour en avoir. Le jour où son enfant la manda, elle accourut toute joyeuse de son apparente guérison, et le réclama. Le médecin eut à lutter contre la mère et le fils. Le parquet, saisi plusieurs fois de la question, se décida à nommer trois experts pris dans la localité, médecins étrangers aux choses de la folie. N'était la tentative d'assassinat, ils eussent conclu à la sortie immédiate; ils voulurent bien demander une remise à six mois pour permettre une nouvelle période d'observation. Peu après, on acquit la certitude que Victor X... avait connu les conclusions de l'expertise par un malade employé aux écritures et à qui on avait commis l'imprudence de confier la copie du rapport. Le mieux était de paraître l'ignorer aux yeux d'X... Les six mois écoulés, les experts se réunirent de nouveau, et, vu l'indiscrétion commise, proposèrent un nouvel ajournement d'un semestre. Cette fois, toutes les précautions furent prises pour éviter une indiscrétion. Le malade ne se trahit pas davantage durant cette nouvelle épreuve. Il s'occupait très activement dans les jardins, en attendant disait-il, avec résignation et confiance la décision médicale qui devait bien tôt ou tard lui être favorable, vu sa guérison et ses regrets du crime. Quand les experts se réunirent la troisième fois, depuis près de deux ans le malade n'avait plus donné aucun signe de folie. Il leur parut excessif de prolonger plus longtemps, sous prétexte de dissimulation, et l'observation et l'isolement. Ebranlé, le médecin de l'Asile joignit sa signature aux leurs ; la sortie fut ordonnée.

Victor X... quitta une après midi l'asile avec sa mère, sourde à tous les conseils. Le lendemain ma-

tin il se présentait à la porte de l'établissement. Dans la nuit même, il avait assassiné la pauvre femme à coups de hache. Fier de son acte, certain de n'être plus tourmenté, il avait pris ensuite le train pour venir se constituer prisonnier, après avoir jeté à la poste, à l'adresse du procureur de la République, une lettre le remerciant d'avoir facilité un acte de justice qui mettait un honnête homme à l'abri des misères qu'on lui infligeait depuis tant d'années. Il y avait sa dissimulation.

Et un troisième intervalle de tranquillité survint. Mais, comme les deux premières fois, au bout de quelques semaines, retour des perversions sensorielles et fureur de l'aliéné; puis, avec la rapidité d'explications de ces malades, il attribua ces nouvelles persécutions à la famille de sa mère qui, à défaut d'argent, avait hérité de sa haine.

OBSERVATION XX

(In Parant.) emprunté à DAGRON

(*Des aliénés* Tôme I, page 146).

M. V... avait été séquestré dans une maison de santé par les soins de sa femme qui, pâle de terreur, était venue raconter au docteur comment son mari lui faisait, depuis quelques jours, des menaces effrayantes. Il la croyait infidèle chaque nuit, sous ses yeux, et apostrophait de la belle manière ceux qu'il imaginait voir dans son propre lit, occupés à le déshonorer...

« Quoique halluciné et atteint de délire de persécution, M. V... avait gardé toutes ses facultés de raisonnement... Dès le premier jour de sa réclusion, il comprit que s'il persistait à soutenir la réalité de ses visions, il n'obtiendrait pas aisément sa liberté. Il résolut donc de dissimuler et parut se rendre aux observations du médecin. Bientôt, et sans se faire prier, il lui avoua non seulement qu'il avait été fou, mais encore qu'il lui était reconnaissant de ses bons soins, auxquels il était heureux de devoir le retour de sa raison, un moment troublée. « C'était un bonhenr pour lui, » ajoutait-il, de reconnaître combien ses soupçons sur » la vertu de sa femme étaient ridicules, et que son » cerveau en délire avait été le jouet d'un être imaginaire, qui avait failli le pousser aux dernières violences. »

« M. V... est guéri ! s'écrient aussitôt ses parents » et ses amis. Ren-lez le vite à notre affection et au » soin de ses affaires. »

« Le médecin, payé pour être plus sceptique, fit des objections, exprima son inquiétude, et demanda du temps ; mais on interpréta si mal sa défiance qu'au bout de quelques semaines on le menaça bel et bien de crier à la séquestration illégale. Désireux d'éviter un scandale, il eut la faiblesse de céder. Au surplus, s'il eût résisté davantage aux sollicitations des amis de l'intéressant captif, il eut peut être été sérieusement poursuivi : Pour échapper à ces dérangements, il prit, quoique à contre cœur, le parti d'ouvrir les portes de sa maison.

» Le soir même, M. V... de retour chez lui, soupa avec quelques intimes, heureux de fêter son retour et de faire valoir au plus juste prix leurs démarches en sa faveur. Ce jour-là, on dut dire beaucoup de mal des aliénistes, et on eut, ma foi, raison. En effet, quelques heures plus tard, M. V... resté en tête-à-

tête avec sa femme, l'éventrait, la coupait en morceaux, mettant le feu chez lui, et allait ensuite tranquillement se constituer prisonnier.

» Résultat : une malheureuse famille convaincue un peu tard de la folie du terrible malade, et un médecin aliéniste désolé d'avoir été dupe de sa perfidie et de sa dissimulation ».

Nous rappellerons enfin la mort terrible dont fut victime le père d'un des chirurgiens des hôpitaux les plus estimés et les plus aimés : M. le Docteur Marchand, directeur de l'Asile de Toulouse. Un malade avait réussi à cacher un revolver sous ses vêtements, et sans que rien dans sa tenue put faire prévoir l'acte qu'il allait commettre, il tua le malheureux médecin lorsqu'il passa auprès de lui.

Ces observations ne sont que trop probantes, et nous n'avons, croyons nous, rien à y ajouter.

Nous fermons donc ici ce chapitre et passons à l'étude de la dissimulation chez les pyromanes.

LES PYROMANES

On désigne sous le nom de pyromanes les impulsifs qui, sans motifs, ou sous l'influence d'un motif futile, allument des incendies.

Chez ces malheureux, l'acte qu'ils commettent représente la satisfaction donnée à ce qui a été d'abord une envie, puis à ce qui est devenu un besoin. Rien, d'abord, ne fait prévoir chez un individu quelconque qu'il est capable de commettre un crime semblable ; et souvent, on est tout étonné quand on apprend quel est l'auteur de l'incendie.

Ce n'est pas à dire que le pyromane soit absolument sain d'esprit : il a des défectuosités mentales, il est ce qu'on appelle dans le public un baroque ou un faible d'esprit ; mais avant qu'il ait incendié il ne peut être pris comme un fou.

Ainsi que le dit M. Marandon de Montyel, (*Pyromanie*, ces défectuosités mentales ne constituent pas par elles-mêmes une sorte de folie ; ce qui la constitue c'est ce besoin soudain d'incendier qui semble jaillir du plus profond de leur conscience.

Eh bien, les pyromanes peuvent être classés parmi les aliénés les plus dissimulés, les plus malins et les plus menteurs. Il est bien entendu que nous ne parlons pas des malades qui causent un incendie pour obéir à des hallucinations quelconques, mais que nous parlons de ceux qui sont poussés par une impulsion irrésistible.

Ainsi que le fait remarquer M. de Montyel, le pyromane n'est presque jamais pris après son premier crime. Plusieurs désastres ont eu lieu avant qu'on en découvre l'auteur.

Pourquoi n'arrive-t-on pas à découvrir rapidement l'auteur des incendies ? C'est que non seulement, ainsi que nous l'avons dit plus haut, rien dans sa manière d'être ne le désigne particulièrement au soupçon, mais c'est qu'encore, il prend toutes les précautions possibles pour ne pas être surpris et même soupçonné.

Presque toujours les pyromanes mettent le feu à des matières inflammables. N'étant poussé par aucune hallucination, ils se rendent compte du mal qu'ils commettent, ils ne cèdent qu'à un besoin irrésistible. Quelle que soit l'angoisse qui les opprime, quelle que violente que soit la force qui les pousse, ils assouviront leur besoin, mais en prenant toutes les précautions possibles. Ils résisteront, ils souffriront, jusqu'à ce qu'un moment favorable se présente, et ce moment, ils le trouveront quand la population d'un village (car c'est à la campagne que se trouvent les pyromanes.) sera en fête.

M. de Montyel dit que les jours de fête ou le dimanche, le paysan, sobre d'ordinaire, se laisse volontiers aller à boire ; le pyromane trouvera dans l'alcool un excitant pour ses desseins, et sous cette influence, il ne pourra plus résister à son obsession.

Nous nous permettrons d'ajouter, tout en reconnaissant combien est vrai ce que dit notre Maître, qu'une autre cause intervient pour pousser les pyromanes à commettre leurs déplorables actes les jours de fête. Ce jour-là, les habitants d'un village se réunissent à l'endroit où se trouvent les jeux et le bal ; et à part le lieu où se donne la fête, on ne trouve personne dans les habitations ni dans les rues. Il est donc facile au pyromane de se rendre dans une grange, par exemple, et de satisfaire ses désirs criminels.

Quand, après avoir été mis en état d'arrestation, ils sont interrogés, ils nient absolument.

« Cette dissimulation, si constante, peut-on dire, des pyromanes, est chose vraiment curieuse, quand on pense à la franchise des autres impulsifs. Quelle différence par exemple, sous ce rapport entre l'impulsif au feu et l'impulsif à l'homicide ! Celui-ci, non seulement est prompt à se dénoncer, son besoin de meurtre ou de sang assouvi, mais souvent, au milieu même de son anxiété maladive, il s'empresse de révéler le mal dont il est tourmenté, de supplier ses parents, ses amis, de le mettre dans l'impossibilité d'être nuisible. Jamais, à ma connaissance, on n'a vu un pyromane trahir le secret de ses préoccupations et solliciter comme une

grâce de ne pouvoir mettre le feu. D'où vient ce contraste? Je me le suis souvent demandé sans jamais trouver une réponse satisfaisante. Est-ce parce que la pyromanie exerce surtout ses ravages parmi les paysans, gens de leur nature sournois et peu sincères? est-ce parce qu'elle est l'apanage des faibles d'esprit dont l'arme favorite est la ruse? ne serait-ce pas plutôt le peu de traces laissées par leurs crimes qui donnerait à ces infortunés l'espoir d'échapper par la fourberie aux poursuites judiciaires? Je ne sais, mais ce que je sais bien c'est leur dissimulation profonde, leurs mensonges audacieux qui enlèvent à l'expert tout moyen de pénétrer directement dans le mécanisme de leur esprit et le condamnent à chercher ses éléments d'appréciation dans le seul examen indirect. (Marandon de Montyel). »

Les observations que nous citons, dues à M. Marandon de Montyel, prouvent combien il est juste d'admettre les pyromanes au rang des dissimulateurs.

OBSERVATION XXI

Le dimanche 17 février 1884, un corps de bâtiment inhabité, rempli de paille et de foin, dont la toiture en chaume touchait presque le sol prenait feu dans la soirée à Chageller-l'Echo. A l'instant même où la maison flambait, Emile Mer..., âgé de 24 ans, propriétaire cultivateur, entraînait dans une habitation voisine sous un

prétexte futile qui étonna les assistants; il semblait gêné et son embarras s'accrut, quand à quelques pas de là l'incendie fut découvert; mais il ne donna aucun signe de folie ou d'ivresse. Dans cette même commune, le dimanche 6 avril, vers dix heures du soir, le feu éclatait de nouveau dans un autre bâtiment inhabité rempli de fourrage. Ayant résolu de passer à travers champs la nuit pour commettre son méfait, Emile Mer... avait dans la journée adroitement répandu le bruit qu'il avait pris ce chemin pour porter du miel chez un ami, et écartait ainsi l'argument des traces que laisseraient ses pas. Le jeudi 8 mai, deux incendies furent allumés : l'un à Courcelles, vers neuf heures et demie du soir, dans un corps de bâtiment inhabité, couvert en paille et contenant du fourrage qui sortait au travers de deux lucarnes donnant sur le chemin; l'autre à Précý, vers minuit, dans la toiture en chaume d'un petit bâtiment abritant des porcs. Emile Mer..., ce jour-là, avait fait fête. Parti de son habitation depuis la veille, il avait été à Semur, où il avait bu sans toutefois s'enivrer. En passant par Courcelles pour rentrer chez lui, il avait mis le feu une première fois; à deux kilomètres de ce village, il rencontra divers individus qui l'interrogèrent sur l'incendie dont les lueurs éclairaient l'horizon; et, lui, fit l'étonné, se retourna disant qu'il ne s'en était pas encore aperçu. Il refusa de revenir sur ses pas pour porter secours et de donner son nom. Il continua sa route vers Précý, où après avoir mis le feu pour la seconde fois de la soirée, il alla tranquillement se coucher à l'auberge. Or, il n'avait aucun motif de commettre ces quatre crimes. Il était dans une situation de fortune relativement considérable pour un paysan : sa famille possédait une centaine de mille francs en propriétés, et de plus, il avait d'excellentes relations avec tout ceux qu'il avait choisis pour victimes. Né de parents peu intelligents, Emile

Mer... avait dans le pays la réputation non d'un aliéné, mais d'un faible d'esprit ; toutefois ; il avait reçu une instruction primaire assez complète. Tous ceux qui le virent peu avant ou peu après ses attentats ont témoigné qu'ils n'avaient rien remarqué en lui d'anormal et qu'il n'était pas gris bien qu'il eût bu un peu. En 1878, il avait eu une fièvre typhoïde très grave avec délire : le médecin qui le soigna a déposé que déjà peu intelligent, il était sorti de cette maladie plus affaibli encore au point de vue intellectuel et moral. Enfin, à l'époque des crimes, la famille de Mer... avait remarqué chez lui son caractère plus sombre et plus concentré qu'à l'ordinaire, une plus grande lenteur des facultés psychiques, une parole empâtée. Son passé était excellent.

Emile Mer... a été le type du pyromane rusé et dissimulateur ; jamais il n'a été possible d'obtenir de lui des aveux. Durant plusieurs mois il a lutté de finesse avec le magistrat instructeur, et il a continué avec moi pendant de nombreuses semaines ses protestations d'innocence. Sa culpabilité n'était pas douteuse ; les témoignages et les investigations de la justice faisaient clairement de lui l'auteur des quatre crimes ; il restait inébranlable devant l'évidence des faits. Une fois pourtant il perdit son assurance. Je lui déclarai brusquement un matin à la visite que je savais tout, qu'il avait mis le feu non pour nuire à autrui, mais pour apaiser un besoin qui s'emparait quelquefois de lui après boire et le torturait jusqu'à ce que satisfaction lui fut donnée. Il se troubla tout à fait, devint très pâle, et fut pris de tremblements. Je crus qu'il parlerait et je le pressai de questions ; il n'en fut rien, il se remit vite de son émotion. Après l'arrêt de non lieu et son maintien d'office à l'asile en qualité d'aliéné dangereux, il persista à nier sa culpabilité. Au commencement de cette année, il n'avait pas re-

noncé à ce système de défense; sa conduite dans l'établissement était d'ailleurs on ne peut plus correcte. Il se mit à réclamer sans cesse sa sortie au parquet et au tribunal; les magistrats voulaient être couverts par une déclaration de guérison, dont je refusai de prendre seul la responsabilité. Sur ma demande, Mer... fut envoyé à Ste-Anne et soumis à l'observation de M. le D. Ball. Je ne crois pas que Mer... ait été plus franc avec lui. Quoi qu'il en soit, M. Ball déclara que ce jeune homme avait commis sous l'influence de la pyromanie les crimes dont il avait été accusé, qu'un retour de la maladie était sans doute à craindre pour l'avenir, mais que l'aliéné était en ce moment guéri, et qu'il n'y avait pas lieu dès lors de prolonger l'isolement. Mer... rendu à la liberté est venu me remercier. Eh bien! même alors il n'a voulu rien avouer et a persisté à se dire innocent.

Des éléments d'appréciation révélés par l'examen indirect et résumés dans notre observation ne ressort-il pas que M. le professeur Ball et moi nous fûmes dans le vrai en diagnostiquant la pyromanie? Dans cette affaire, on trouve tous les caractères relatifs aux faits i criminés, les cinq principaux caractères relatifs à l'individu, plus les caractères secondaires de préméditation et d'apparence de santé d'esprit. Seul l'âge de la puberté et l'empressement à porter secours ont manqué.

L'observation peut donc être considérée comme une des plus complètes.

OBSERVATION XXII

Les deux premiers dimanches d'août 1884, deux meules de fourrage prenaient successivement feu à onze heures du soir, au village d'Orville. Les deux meules étaient placées dans les champs à quelques mètres de la route et pour les enflammer il avait suffi d'approcher une allumette. Chaque fois l'éveil avait été donné par le nommé Hippolyte Ed..., âgé de 25 ans, cultivateur, qui s'était montré fort empressé à porter secours. L'enquête judiciaire établit, en dépit de ses protestations d'innocence, que c'était lui l'incendiaire. Il avait agi sans mobile, car il fut prouvé par l'instruction qu'il ne savait même pas à qui appartenaient les meules qu'il avait brûlées. Les soirs des crimes il avait bu, mais il n'était pas ivre. Fils d'un ivrogne qui, bien avant la naissance de son enfant, s'adonnait à la boisson, il passait à juste titre dans le village pour un imbécile sans mauvais instincts. Il n'avait jamais pu apprendre à lire et sa mémoire était rudimentaire, mais l'opinion publique déclarait en même temps qu'il n'avait jamais donné aucun signe de folie, et qu'il était parfaitement en état de se rendre compte de la portée de ses actes.

OBSERVATION XXIII

Du 28 juillet 1885 au 19 août, c'est-à-dire dans le court espace de vingt-trois jours, huit incendies ter-

rorisèrent la commune de Chaume. Le 28 juillet, le feu était mis à onze heures du soir à des tas de fagots placés contre une maison; la même nuit, à d'autres fagots placés contre une habitation peu éloignée de la précédente ainsi qu'à des amas de paille jetée à l'intérieur de la cour qui ne fermait pas à clef. Le lendemain, dans la soirée, on retrouvait dans une chambre de cette même habitation dont les vitres étaient brisées, trois sabots rempli de braise. Le 10 août, à onze heures du soir, huit fagots de branches sèches placés le long de la rue du village prenaient feu. On les avait enflammés à l'aide de brins de paille allumés. Le 12 août, à sept heures du matin, un incendie considérable détruisait une des plus belles maisons de la localité. Le feu avait été mis dans la paille de l'écurie.

Dans la nuit du 17 août, soixante mille kilos de fourrages disparaissaient dans les flammes. Enfin, le 19, vers 9 heures du matin, le feu prenait encore à des tisses qui se trouvaient le long du chemin. L'auteur de tous ces sinistres, Albertine Phel..., âgée de 47 ans, avait agi avec beaucoup d'habileté et de préméditation; car elle n'avait pu être découverte malgré une surveillance des plus actives exercée non seulement par les autorités, mais encore par tous les habitants de la commune affolée de peur. Quand on veillait d'un côté, le feu éclatait de l'autre. Avant l'incendie du 12 août, dans la matinée même de ce jour, Albertine Phel... s'était livrée à une étude attentive des lieux et s'était assurée de l'absence du propriétaire. Cette femme ne se bornait pas à combiner ses crimes et à prendre toutes ses précautions pour n'être pas découverte, elle s'efforçait encore d'éloigner d'elle les soupçons en les portant sur d'autres, et elle était la première à paraître effrayée des dangers qui menaçaient la commune, à porter secours

pour éteindre les incendies qu'elle avait elle-même allumés. Fille de paysans à esprit très borné, elle avait dans le village la réputation de n'être pas mieux douée que ses parents; elle était au retour d'âge, et c'est à la ménopause que le médecin de la localité rattacha ses crimes. D'un autre côté, les actions criminelles de cette paysanne non seulement était sans mobile, mais frappaient des personnes qui lui étaient chères et portaient atteinte à ses intérêts; en effet, parmi ses victimes elle comptait des parents à qui elle avait toujours témoigné une vive affection, et un débiteur qu'elle mettait pour longtemps dans l'impossibilité de payer sa dette. Enfin, la prévenue avait été de tout temps atteinte d'hystérie; depuis dix-huit mois, au dire de son médecin ordinaire, son état s'était beaucoup aggravé. Au moment des crimes, elle était devenue très sombre, négligeait son intérieur, fuyait la société, errait sans but; la nuit, en proie à une insomnie persistante, elle se promenait dans sa maison ou dans les champs, accusait de violents maux de tête, des étouffements, et annonçait sa fin prochaine à ceux qui s'informaient de sa santé. Cette situation physique et psychique était si marquée que dans le village chacun se disait que la tête d'Albertine Phel... déménageait. Elle n'avait jamais commis d'acte de méchanceté.

Il me semble que dans ce cas le diagnostic ne pouvait guère embarrasser l'expert. Tous les caractères se trouvaient réunis, même les troubles physiques et les modifications psychiques concomitants, ses crimes étaient si marqués que l'opinion publique reconnut d'instinct un état intellectuel anormal chez l'incendiaire. Trois fois à l'Asile depuis l'ordonnance de non lieu Albertine Phel... a eu des crises, caractérisées au point de vue physique par des maux de tête intenses, de l'insomnie, des crampes d'estomac, des étouffe-

ments, et deux fois par du tympanisme abdominal ; au point de vue psychique par des idées de mort prochaine, de l'anxiété et une tristesse noire. La dissimulation profonde de la malade n'a pas permis d'obtenir l'aveu qu'à ces moments le besoin d'incendier la tourmentait de nouveau, et la surveillance continue dont elle était l'objet lui a enlevé la possibilité de toute tentative ; mais je suis certain qu'en liberté elle aurait alors allumé le feu, car les phénomènes physiques et psychiques constatés étaient semblables à ceux qu'elle présenta durant la période criminelle du 28 juillet au 19 août.

OBSERVATION XXIV

Le 18 septembre 1885, le feu éclatait à onze heures et demie du matin chez le maire d'Argeux, dans un tas de paille placé dans l'écurie ; le lendemain 19, à huit heures et demie du soir, il éclatait de nouveau chez le même propriétaire, et, cette fois, dans la grange. Le coupable était un nommé Alexandre K..., âgé de 16 ans, domestique de la maison. Il n'avait aucun motif d'en vouloir à ses maîtres qui d'après leur déposition, avaient toujours témoigné beaucoup d'égards et de bienveillance à leur jeune domestique. L'accusé protestait vivement de son innocence et à l'appui de son dire, affirmait lui-même qu'il n'avait qu'à se louer des bons procédés de ceux qu'il servait. Alexandre K... ne buvait pas. Fils de paysans très peu doués au point de vue intellectuel, il avait eu des convulsions à trois ans et passait pour faible d'esprit,

mais aussi pour bon enfant et pour n'avoir donné aucun signe de folie ; aussi tous les témoins entendus dans l'instruction manifestent-ils leur étonnement de sa conduite criminelle, d'autant plus qu'on avait été frappé de son empressement et de son ardeur à éteindre le feu. Vers la fin de l'année précédente, il se plaignit de céphalalgie, et au commencement de 1885, ses maux de tête devinrent tels qu'il dut abandonner son service pour aller se reposer quelques semaines chez sa mère. Le 13 septembre, cinq jours par conséquent avant le premier crime, il fut vivement impressionné par un violent incendie qui détruisit une ferme voisine de celle où il était en condition. Le lendemain, il avait été sombre et toute la journée avait causé de ce sinistre. Le 15 et le 16, il ne s'en préoccupa plus et parut de nouveau dans son état normal. Le 17, il fut de nouveau sombre et taciturne ; interrogé sur sa tristesse, il répondit que ses maux de tête étaient revenus et, le soir, causa encore beaucoup de l'incendie du 13, de sa violence, de la hauteur des flammes. Les crimes eurent lieu le 18 et le 19.

OBSERVATION XXV

En février 1884, deux fagots de bois mort brûlaient dans le bois de Thomery peu après le passage de Jean-Marie Vi..., qui pourtant ne connaissait pas le propriétaire. Le 26 octobre de l'année suivante, à la ferme où était employé ce garçon, des tisses d'avoine prenaient feu sous un hangar cinq minutes après qu'il eut quitté cet endroit. Il contribua avec empressement à éteindre le feu qu'il avait allumé tout comme il avait

allumé celui de Thomery. Fils naturel d'une femme très peu douée au point de vue intellectuel, Jean-Marie Vi..., âgé de 15 ans, était connu pour un parfait imbécile ; il avait longtemps fréquenté l'école sans autre résultat que d'apprendre à épeler avec difficulté ; son langage était même imparfait. Il n'avait aucune raison d'en vouloir aux maîtres qu'il servait, car, alors qu'il était repoussé de partout, ils l'avaient accueilli et lui témoignaient de l'affection. Il ne buvait pas. Au moment des deux incendies, on n'avait remarqué chez lui aucune modification psychique et il ne s'était plaint d'aucun trouble physique. Toutefois, quelques semaines avant le second crime, il avait été atteint de violents maux de tête avec lassitude générale et cet état avait persisté une quinzaine de jours sans que le médecin en trouvât la cause ; il avait été assez marqué pour nécessiter le repos. Son passé était excellent.

OBSERVATION XXVI

Le second dimanche de janvier 1892, Vuil..., alors âgé de 20 ans, étant domestique de ferme à Pont-de-Passy, le feu prenait dans cette localité vers neuf heures du soir dans un magasin à fourrage contigu à la maison qu'il habitait et les pertes s'élevaient à 4.200 francs. Le lendemain lundi, un second incendie éclatait en face, à onze heures du soir, dans des meules d'orge non battues ; les pertes furent de 7.070 francs. Le dimanche 20 avril 1884, Vuil... étant garçon d'écurie à Messigny, le feu se déclarait dans cette com-

mune à onze heures du soir, dans un hangar rempli de foin avec 18,050 francs de pertes. Le dimanche 4 mai, un nouveau voisin de Vuil... avait son écurie incendiée dans la soirée. Les pertes furent insignifiantes, 82 francs.

Le 25 août de la même année, à Francheville, où Vuil... avait été se mettre en condition, une grange remplie de gerbes, disparaissait dans les flammes, avec 25.000 francs de pertes. Vuil... fut accusé ouvertement par l'opinion publique.

Quand la gendarmerie voulut l'arrêter, il avait disparu. Il fut retrouvé à Dijon et emprisonné. Au bout d'un mois le parquet était contraint de rendre une ordonnance de non-lieu.

L'accusé s'était défendu avec une intelligence et une habileté peu communes ; il fit remarquer que le feu n'avait pas pris chez ses maîtres auxquels il aurait pu en vouloir, mais toujours chez ses voisins qu'il ne connaissait pas, étant dans la localité depuis très peu de temps, il réfuta adroitement toutes les charges qui pesaient sur lui et force fut de le mettre en liberté. Un an après, en août 1885, il se plaçait comme domestique cultivateur à Saint-Jean-de-Bœuf. Un dimanche de ce mois, sortant du café pour rentrer chez lui, il passa avec un ami devant une grange toute remplie de gerbes et ne put s'empêcher de s'écrier en la contemplant : « Quelle belle flamme cela ferait ! » Il était onze heures du soir. A trois heures du matin, la grange était en flammes, et les pertes s'élevaient à 20.200 francs. Huit jours après, vers neuf heures de soir, une seconde grange flambait avec 3.340 francs de pertes. Vuil... fut de nouveau arrêté.

La somme totale des pertes occasionnées par les sept incendies s'élevait à 70.790 francs. L'accusé protesta aussi vivement de son innocence que la première fois ; il fit valoir les mêmes arguments, son ar-

deur et son empressement à porter secours, dont chacun témoignait ; mais en dépit de toute son habileté, il ne put cette fois triompher de l'accusation. Les nouvelles preuves rassemblées établissaient nettement sa culpabilité.

Ce Vuill... était un enfant abandonné, élevé par l'hospice de Dijon, on ne savait rien de sa famille. Tous les maîtres qu'il avait servis étaient unanimes à louer hautement ses facultés intellectuelles ; on le considérait comme un domestique sérieux, bon à tout faire. Quant à son caractère, les avis étaient partagés : les uns le présentaient comme un homme irritable, violent, méchant et buveur ; les autres comme un modèle de douceur, d'obéissance et de sobriété. En rapprochant les dates je m'aperçus que les premiers avaient été ses maîtres jusqu'en 1882, et les autres l'avaient eu à leur service de 1882 à 1885. Il m'était dès lors démontré qu'une transformation complète s'était opéré dans sa manière d'être. De ceux qui, l'ayant eu chez eux les trois dernières années faisaient l'éloge de son caractère, tandis que quelques uns le dépeignaient comme un garçon gai, jovial, aimant à rire, d'autres le représentaient taciturne, sombre, fuyant la société, aimant à parler sans cesse de feu et à raconter qu'il avait reçu une récompense pour acte de dévouement dans une incendie, Or, ici, encore en rapprochant les dates, il était facile de s'apercevoir que les dispositions noires de son esprit, son besoin de parler d'incendies coïncidaient avec les époques des crimes et que son humeur joviale se manifestait dans l'intervalle. Vuill... avait eu, à des mois de distance il est vrai, mais enfin il avait eu jusqu'en 1882 des attaques d'épilepsie, depuis 1882 elles ne s'étaient plus montrées.

Marandon de Montyel (*Du diagnostic médico-légal de la pyromanie par l'examen indirect*).

Comment sera-t-il possible de reconnaître chez un individu, l'existence de la pyromanie ?

D'abord, on ne pourra découvrir aucun mobile.

Secondement. — Avant que le pyromane ait été pris, plusieurs incendies auront déjà éclaté.

Troisièmement. — Ces incendies se produisent presque toujours dans des matières très facilement inflammables. Elles auront lieu de préférence les dimanches et jours de fête.

Quatrièmement. — Elles se seront produites à la campagne.

M. de Montyel attribue cette plus grande fréquence de la pyromanie chez les campagnards, à ce fait que les incendies sont plus nombreux dans la campagne que dans les villes, et sont un grand objet de crainte, et que par conséquent on s'en préoccupe et on cherche à s'en préserver plus que dans les villes. Presque tous les pyromanes auront entendu causer d'incendies et auront assisté à quelque sinistre.

Cinquièmement. — Le campagnard pyromane rencontre pour mettre le feu une facilité qu'il ne trouverait pas dans une ville.

De plus, personne ne les désigne comme étant des fous ; tout au plus, comme nous l'avons dit plus haut les témoins diront-ils qu'ils étaient baroques ou faibles d'esprit.

Enfin, le pyromane est souvent le premier à donner l'alarme et à porter secours, soit qu'il veuille ainsi

détourner les soupçons, soit qu'ayant cédé à son impulsion, il soit revenu à son état normal.

Nous ajoutons qu'il faut, bien entendu, se préoccuper des antécédents héréditaires et personnels.

(Voir. obs. XXI, XXIII, XXIV, XXVI.)

Il ne faut pas non plus négliger de rechercher quelle était l'attitude du pyromane à l'époque où il a commis son crime. Bien souvent, on apprendra qu'à cet époque il était taciturne, ne se mêlait pas aux conversations et que même il fuyait la société.

Il faudra aussi tenir grand compte des conversations du malade et rechercher si à ses époques de dépression il ne se plaisait pas à parler des incendies et à les décrire.

(Voir. obs. XXIV et XXVI dans lesquelles sont rapportés ces mots du malade « quelle belle flamme cela » ferait. »)

On ne devra pas oublier non plus de questionner le pyromane sur sa tristesse ou sur sa misanthropie. On apprendra souvent qu'il se plaint de maux de tête, de dyspnée, de palpitations ; assez fréquemment même cet état maladif aura précédé ou suivi de quelque temps les méfaits commis, ainsi qu'en témoigneront parfois les réponses de l'entourage.

Enfin, (voir. obs. XXIII, XXIV, XXV) la pyromanie apparaît souvent quand l'organisme naît et meurt à la vie sexuelle, à la puberté et à la ménopause.

CONCLUSIONS

1° La dissimulation se rencontre fréquemment chez les aliénés.

2° Il est utile de diviser ces derniers, à ce point de vue, en malades non dangereux et en malades dangereux, tant à cause de la surveillance à exercer sur eux dans les Asiles, qu'à cause de leur mise en liberté, ou de leur maintien dans un établissement. La plus grande circonspection est imposée, au sujet de la sortie des aliénés qui par leurs actes, leurs paroles ou leurs écrits se sont montrés dangereux. Il ne saurait être apporté trop de prudence par les médecins traitants et par les médecins légistes appelés à formuler une opinion sur un aliéné de ce genre.

3° La dissimulation se voit surtout chez les persécutés; le plus grand nombre de dissimulateurs se trouve chez les délirants systématiques.

Parmi les impulsifs, les pyromanes sont essentiellement dissimulateurs.

4° La dissimulation peut être partielle (c'est-à-dire

portant sur un ou sur quelques points seulement du délire), ou totale : dans ce cas tout est nié : conceptions délirantes, hallucinations, etc...

5° La dissimulation reconnaît pour mobiles : la honte et l'intérêt. L'intérêt est de beaucoup le principal mobile. (Aliéné mentant pour avoir sa sortie ; ou voulant se venger d'un persécuteur, et pour cela désirant quitter l'Asile ; enfin pyromanes ne voulant pas avouer leur crime.)

6° Pour découvrir la dissimulation chez les aliénés, il est nécessaire de capter leur confiance et si cela ne se peut, de les faire surveiller par le personnel, et de les surveiller soi-même aussi longtemps qu'on ne sera pas convaincu de l'existence ou de la non existence du mensonge. Dans beaucoup de cas, plusieurs mois sont nécessaires au médecin expert appelé à juger de l'état mental d'un individu.

Il est aussi absolument utile d'avoir en mains soit les lettres du malade, soit ce qu'il écrit en dehors de ses lettres, quand ce dernier cas se présente. On ne saurait trop encourager ces malades à écrire.

7° En ce qui concerne les pyromanes, il faudra se préoccuper de leur hérédité, savoir si l'accusé est un faible d'esprit, s'informer des paroles qu'il a pu prononcer soit avant soit après l'incendie, et voir si ses paroles se rapportaient à l'acte dont il est soupçonné d'être l'auteur. Enfin, il faut le presser de questions et chercher ainsi (ce qui est bien difficile) à obtenir des aveux.

8° Nous croyons, s'il nous est permis d'exprimer un desideratum, qu'un médecin expert devrait être adjoint aux juges, quand ces derniers sont appelés à prononcer le maintien d'un aliéné dans un établissement spécial, ou sa sortie. Le médecin traitant pourrait être entendu, et en cas de dissentiment entre son confrère et lui, un 2^e expert serait appelé à trancher la question. C'est là d'ailleurs ce qui se fait souvent pour d'autres questions de médecine légale.

BIBLIOGRAPHIE

Annales médico-psychologiques (1869). Discussion sur les aliénés dangereux.

Bigot. — Des périodes raisonnantes de l'aliénation mentale.

Billod. — Des maladies mentales et nerveuses. Tome II.

Brierre de Boismont. — Observation de dissimulation, in Annales médico-psychologiques (1863).

Dagron. — Des aliénés.

Engels. — 3 cas de dissimulation chez des délinquants systématiques, in Annales et Bulletin de la Société de médecine de Gand (1868).

Lafitte. — Observation du nommé E. M... in Annales médico-psychologiques (1878).

Marandon de Montyel. — Recherches sur la folie avec conscience, in Archives de neurologie (1882, 83).

Marandon de Montyel. — Des incendies multiples à motifs futiles au point de vue médico-légal, in Archives de neurologie (1883).

Marandon de Montyel. — Faux commis par une lypémanie ambitieuse, in Encéphale (1886).

Marandon de Montyel. — Cypémanie ambitieuse dissimulée, in Annales médico-psychologiques (1886).

Marandon de Montyel. — Du diagnostic médico-légal de la pyromanie par l'examen indirect in Archives de neurologie (1887).

Marandon de Montyel. — De la dissimulation en aliénation mentale, in Annales publiques d'hygiène et de médecine légale (1889).

Marandon de Montyel. — De l'antipyrine contre les hallucinations et de la dissimulation des hallucinés, en traitement in France médicale (1891).

Max-Simon. — Crimes et délits dans la folie.

Parant. — La raison dans la folie.

Péon. — De la mélancolie avec délire.

Pinel. — Traité médico-philosophique de l'aliénation mentale.

Vu :

Le Président de thèse,

BROUARDEL.

Vu :

Le Doyen,

BROUARDEL.

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris

GRÉARD.

